

RIEN NE VA PLUS

ROMAN POLICIER

ANDRÉE SAURIOL

Monsieur Gilbert.

Gilbert Trépanier était professeur de philosophie au Cégep Bois de Boulogne. Ses cours étaient très courus parce qu'il savait rendre une matière, plutôt austère pour des jeunes, intéressante, vivante. Ses étudiants l'appelaient affectueusement, monsieur Gilbert.

Dans sa vie privée, Gilbert Trépanier habitait un condominium sur le Plateau Mont-Royal. Était végétarien et vivait seul. Quelques années auparavant, il avait fréquenté une femme pendant quelques semaines. Mais dès qu'il s'était agi d'avoir une relation plus intime, il avait fui comme s'il avait le diable à ses trousses.

Gilbert Trépanier s'entendait bien avec ses voisins dans la mesure où ces derniers ne s'approchaient pas trop près de lui. Dans la quarantaine, de taille moyenne, il avait un visage banal. Il était de ces gens qu'on ne remarque pas quand on les croise. Une ombre.

Or monsieur Gilbert s'ennuyait dans la vie. Ses cours de philosophie ne suffisaient pas à combler sa solitude. Que faire pour avoir l'impression d'exister aux yeux des autres et aux siens ?

Il décida donc de prendre des cours de tir à la sarbacane.

Pourquoi le tir à la sarbacane plutôt que le tir à l'arc ? demanderez-vous.

Et bien, tout simplement parce que la sarbacane, l'une des armes de jet les plus puissantes au monde, le fascinait depuis qu'adolescent il avait lu un roman d'aventures qui se passait en Amérique du Sud. Là, où le tir à la sarbacane se pratiquait depuis des temps immémoriaux.

De nos jours, le tir à la sarbacane était devenu un sport d'élite qui demandait du souffle et de la précision. Un sport qui convenait parfaitement à Gilbert Trépanier, lequel ne tarda pas à y exceller.

Pour pratiquer, il allait dans des parcs-nature. Et comme il y avait près de 1,500 parcs, dont plusieurs parcs-nature dans Montréal, il avait l'embarras du choix. Il s'y rendait en voiture, le soir tombant.

C'était, selon lui, la meilleure heure pour avoir la sainte paix.

Il possédait une sarbacane démontable en deux parties. Ce qui lui permettait de la trimballer un peu partout sans éveiller l'attention. Ouais, c'était bien beau, mais une fois montée avec ses fléchettes et tout et tout, il lui fallait des cibles.

Quoi ou qui choisir ?

1

Centre d'Enquête, Place Versailles, Crimes majeurs, salle de conférence.

"Ouais ben, on a un beau cas à résoudre, bougonna le sergent-détective Frank Régimbald.

"Je ne te contredirai pas là-dessus, répondit le lieutenant-détective Alexandre Denis. Le cas dont il était question, ce matin-là, était assez spécial en effet. Un type, faisant du jogging au parc-nature La Fontaine, était tombé raide mort, une fléchette empoisonnée au curare, tirée au moyen d'une sarbacane, dans la nuque. Une affaire pareille n'arrivait pas tous les jours. Même que, de mémoire de policier, ça n'était jamais arrivé à Montréal. Aucun témoin. La vieille dame qui l'avait trouvé avait failli faire une crise cardiaque tellement elle était sous le choc.

"En tout cas, on est sûr d'une chose, c'est pas elle qui l'a tué. Je la vois mal avec une sarbacane ... Elle promenait son chien et tout ce qu'elle avait avec elle, c'était ses clefs d'appartement, son téléphone cellulaire et un sac pour ramasser les crottes du maudit toutou, grimaça Sans-Souci.

Allez savoir pourquoi, le sergent-détective Sans-Souci n'aimait pas beaucoup les chiens. Un traumatisme de jeunesse, peut-être ? Mais c'était son droit après tout. La sergent-détective Judith Chomsky, qui aimait les chiens, elle, le fusilla du regard. Un instant, on crut qu'elle allait lui demander (et pas gentiment) quel était son problème avec les chiens, mais ça ne se produisit pas.

Elle avait mieux à faire : "En passant, dit-elle prenant un ton docte, le curare est une substance extraite de certaines lianes d'Amazonie. Il a des propriétés paralysantes et à faibles doses est utilisé en pharmacologie. À plus fortes doses ça peut aussi être un poison. Donc..."

"Merci pour la leçon, professeur Chomsky. Comme ça on ne sera pas obligés d'aller sur Google pour chercher "curare" comme tu l'as probablement fait, gouailla Frank Régimbald.

Judith Chomsky s'apprêtait à riposter vertement quand le sergent-détective Guy Lambert, l'aîné de l'équipe, lui coupa le sifflet : "De toute ma carrière dans la police et ça fait un bail, je n'ai jamais vu ça."

"Meurtre à la sarbacane. Ça ferait un beau titre pour un roman policier, renchérit Jérôme Vandal. Le sergent-détective, amateur de polars dans ses temps libres, était l'époux de Maître Léa Brière, la fille de l'irascible commandant Brière. Ça prenait du courage et beaucoup de résilience pour avoir un tel beau-père, pensaient ses coéquipiers. Mais que voulez-vous quand on est en amour !

"Ouais ... un roman policier, je veux bien. Sauf que là, on est dans la vraie vie, Jérôme. Et c'est loin d'être amusant, fit le lieutenant.

"Peut-être qu'il a tiré au hasard. Un jogger solitaire est une cible facile, non ? hasarda Marie Garneau.

"Une cible facile, pas sûr. Ça prenait un sacré tireur pour arriver à loger une fléchette empoisonné dans la nuque d'un homme en mouvement, dit le lieutenant, admiratif malgré tout.

"On a pas affaire à un novice, en tout cas. Sûrement pas quelqu'un qui a pris un cours accéléré sur l'Internet ... Mais si c'est un pro, on peut se demander pourquoi il n'a pas retiré la fléchette de la plaie, nota Dave Sans-Souci.

"Bonne question. Peut-être qu'il n'a pas eu le temps. Ou encore, il voulait laisser un indice, fit pensivement le lieutenant.

Ils étaient tous là à se perdre en conjectures. Les sergents-détectives Marie Garneau, Judith Chomsky, Aya Diouf, Guy Lambert, Jérôme Vandal, Dave Sans-Souci, Léo N'Guyen, Frank Régimbald ainsi que leur chef, le lieutenant-détective Alexandre Denis. Et disons que l'atmosphère était plutôt tendue autour de la table.

"Déjà qu'on a quatre meurtres par armes à feu sur les bras, grogna Frank Régimbald.

"Qu'on a pas encore résolu, déplora Dave Sans-Souci.

"Ouais. Et les résoudre commence à urger, commenta le lieutenant.

"Ben quoi. Depuis quand on élucide quatre meurtres en criant ciseau ?"

Régimbald était vraiment à cran ce matin-là. Le lieutenant fit une moue difficile à interpréter: "Je sais, ce n'est pas facile, Frank. Mais Brière m'appelle tous les jours pour savoir si on avance dans ce dossier-là, fit-il tout en se gardant bien de mentionner qu'il n'y avait pas une seule journée sans que les médias ne fassent allusion à : "l'incapacité de la police à pincer le ou les coupables".

Il n'avait pas, non plus, besoin de souligner le climat de peur qui avait envahi la ville. Les membres de son équipe étaient au courant. Inutile de tourner le fer dans la plaie.

Il était temps de prendre une pause-café.

2

On serait portés à penser qu'après la pause-café, les esprits seraient plus calmes à défaut d'être plus sereins. Eh bien non. De maussade qu'il était, Frank Régimbald était maintenant en beau fusil : "Ça paraît que Brière ne fait pas de terrain. Facile de critiquer quand on passe sa journée le cul sur une chaise dans un bureau, cracha-t-il.

Régimbald était chargé de l'enquête sur les meurtres par armes à feu avec Dave Sans-Souci. Et franchement, les deux sergents-détectives en avaient plein les bras. Quatre meurtres complètement gratuits, semblait-il. Aucun motif.

"Vous avez éliminé les membres de gangs de rue. Pourquoi ?"

"Faites-nous confiance pour ça, lieutenant, plaida Sans-Souci." D'abord les meurtres se produisent dans le centre-ville, c'est pas leur terrain de jeu habituel. Ensuite ce ne sont pas des règlements de compte. Aucune des victimes n'avait des liens avec le monde criminalisé. Finalement, nos indics dans le milieu nous ont dit que ce n'est pas là qu'il faut chercher."

"Et où faut-il chercher, selon eux ?"

"Ça, ils ne le savent pas, lieutenant."

"Mouais. Et pourtant les gangs de rue font du trafic d'armes à feu et ...?"

"Ben oui, ils en font, mais ..."

"OK, je vous crois, concéda le lieutenant."

Régimbald et Sans-Souci étaient tous deux spécialistes des gangs de rue; donc ils savaient de quoi ils parlaient. En principe du moins."Hem ... avec tous les témoins que vous avez questionnés, vous devez bien avoir une petite idée, non ?"

"Et ben justement, lieutenant, la balistique prouve que les balles proviennent de la même arme pour les quatre meurtres. Un Colt 45. Mais personne ne donne la même description du tueur, sauf qu'il est de taille moyenne. À croire que les témoins ont peur des représailles ou bien que le type porte un déguisement pour chacun des meurtres."

"Un acteur peut-être ou quelqu'un du milieu du théâtre ou du cinéma. Quelqu'un qui aurait facilement accès à des perruques, postiches et autres artifices. Quelqu'un qui connaîtrait tous les secrets d'un maquillage réussi. Dans quel cas, le tueur pourrait même être une femme, suggéra le lieutenant."

"Whoa ! On avait pas pensé à cette hypothèse-là, admit Dave Sans-Souci."

"Quand on a éliminé le possible, regardons du côté du "peut-être" ou du "ça se pourrait", pontifia le lieutenant."

Il ne pontifiait pas souvent, mais quand il pontifiait, il y allait à fond de train. Cette fois, il aurait pu s'abstenir d'autant qu'il soulignait une évidence, évidente. Mais c'était bon de la rappeler à ses collègues une fois de temps en temps, croyait-il.

Selon lui, et il n'avait pas tort, à ce stade, il s'agissait pour eux d'éviter la fameuse vision en tunnel, ou si vous préférez l'idée préconçue qui guettait les détectives dans une enquête.

Après une courte pause, le lieutenant s'adressa à Judith Chomsky : "Judith, tu vas leur prêter main forte."

"OK, lieutenant. Et avec moi, ça va marcher rondement, répondit la policière avec assurance. Régimbald et Sans-Souci levèrent les yeux aux ciel mais ne répliquèrent pas. Ça ne valait pas la peine.

"Heu ... Si Régimbald, Sans-Souci et Chomsky s'occupent des meurtres par armes à feu, ça veut dire que..."

"... que les autres vont se concentrer sur le meurtre à la sarbacane."

Le lieutenant regarda l'heure, 11h00 : "Bon, on a pas de temps à perdre. Chomsky, Régimbald, Sans-Souci, au boulot. Et arrangez-vous pour ne pas vous faire tirer dessus."

Rires.

Puis se tournant vers les autres, le lieutenant se lança dans une longue énumération des tâches à remplir. Et il y en avait une pelletée : "Pour le meurtre à

la sarbacane, il nous faut avoir les listes d'abonnés aux écoles de tir. Pour ça, je vais demander des mandats. Parce que je doute qu'on nous les fournissent de bon cœur. En ce qui concerne le curare, je sais qu'on peut en commander sur eBay. Qui en achète ? À tout hasard, prenons en note les adresses IP. Quoique le type a aussi pu s'en procurer sur le Dark Web. Là, c'est plus compliqué mais pas impossible de trouver. Donc aujourd'hui, recherches par ordinateurs et demain, on commence les entrevues. La veuve de la victime, les collègues de travail, etc ... "

Pendant que le lieutenant parlait, Régimbald rongea son frein : "Mais pourquoi assigner autant de monde pour résoudre un meurtre alors que nous, on en a quatre sur les bras, objecta-t-il.

"Ça peut paraître injuste, j'en conviens, se défendit Alexandre Denis. "Mais vu l'étrangeté de l'arme utilisée, on ne sera pas trop pour enquêter sur ce meurtre. On a affaire à un drôle de coco, pas de doute. Peut-être même un possible tueur en série, aussi."

"Y a pas à dire vous êtes encourageant, lieutenant ! s'exclama Léo N'Guyen.

Le lieutenant hocha la tête : "Je souhaite me tromper, mais je crains que le type ne s'arrête pas là."

Les enquêteurs, qui en avaient vu d'autres pourtant, frissonnèrent. *Une fléchette enduite de curare dans la nuque, ayoye !!!* Ils la sentaient déjà pénétrer dans leurs chairs. Comme quoi l'insolite fait peur même aux plus aguerris.

3

Tôt l'après-midi, le lieutenant se rendit au Quartier général. Il avait rendez-vous avec le commandant Brière. Dès son entrée dans le bureau de son chef, celui-ci l'apostropha : "T'es à l'heure pour une fois."

Alexandre Denis secoua la tête. Il n'était jamais en retard : "Et bonjour à vous, commandant. Vous allez bien, j'espère, fit-il avec une politesse exagérée.

"Toujours aussi arrogant, espèce de grand fendant."

"Toujours aussi aimable, commandant."

"Heille, arrête-moi ça tout de suite." Brière n'avait aucun sens de l'humour. Surtout quand on l'exerçait à ses dépens. Ainsi le lieutenant prenait un malin plaisir à le voir pomper l'air. Brière s'en rendait-il compte ? Peut-être. Toujours est-il qu'il enchaîna : "J'espère que tu as de bonnes nouvelles, au moins."

Alexandre Denis se racla la gorge : "Pour les meurtres par armes à feu, Judith Chomsky va se joindre à Régimbald et Sans-Souci, donc..."

"Ah bon, enfin tu te décides à ajouter quelqu'un. C'est pas trop tôt"

"Mieux vaut tard que jamais, commandant."

"Et l'autre affaire, celle du meurtre à la sarbacane ? "

"On s'y est mis aujourd'hui. Ça s'est produit hier. Faut nous donner le temps quand même."

"Mouais ..."

"Ça ne sera pas simple de pincer ce meurtrier-là. De plus, je crains qu'il ne récidive."

"Un autre meurtrier en série ?"

"Je n'en sais rien encore, mais ..."

"Ben si tu n'en sais rien, pourquoi imaginer le pire ?" Un point pour Brière.

"Vous avez raison commandant. Mais quelque chose me dit qu'on en a pas fini avec cette histoire."

"Ton fameux flair."

"Je me trompe rarement. Convenez-en, chef."

"Mouais ... En tout cas c'est pas l'humilité qui t'étouffe, toi." Deux points pour Brière.

"Écoutez chef. Je souhaite me tromper mais ..."

"Ouais, bon. Admettons que tu ne trompes pas. Qu'est-ce que tu envisages pour stopper le type."

"Prendre des cours de tir à la sarbacane."

"Encore une fois, tu te fous de ma gueule."

"On va faire de notre mieux, chef. Je ne peux pas dire autre chose."

"Ben, faites-le avant que je me fâche pour de bon."

Le lieutenant mimait l'étonnement : "Ah ! C'est pas déjà fait ?"

"Fiche-moi le camp avant que je t'étripe."

"Je présume "qu'étriper" est une métaphore, commandant, ironisa un peu méchamment le lieutenant. Le commandant était de taille moyenne et légèrement rondouillard alors que le lieutenant mesurait un mètre 93 et possédait une musculature d'athlète. De toute évidence, sur ce plan-là, la lutte était inégale.

"Sacré ton camp, bougonna Brière.

"Avec plaisir, commandant !!!"

Ainsi s'acheva le meeting entre le commandant et le lieutenant. Ils avaient passé la demi-heure à se renvoyer la balle et à jouer au plus fin. Rien n'avait été réglé comme d'habitude. Mais n'allons surtout pas croire que les deux hommes se détestaient. On pourrait même dire qu'ils avaient de l'estime l'un pour l'autre. Au fond, ils s'amusaient à croiser le fer et ne s'en privaient pas à chacune de leurs rencontres.

Match nul la plupart du temps. Dans un coin du ring, le bouillant commandant Brière. Dans le coin opposé, le lieutenant Alexandre Denis, lequel, avouons-le, ne brillait pas par excès d'humilité. Il était bien conscient de sa valeur.

Avec un doctorat en sociologie et en criminologie, il aurait pu obtenir un poste de beaucoup supérieur à celui qu'il détenait dans la police. Mais il refusait systématiquement tout avancement qui l'aurait obligé à abandonner les enquêtes. Il avait l'impression d'être plus utile à la société en pinçant des criminels qu'assis derrière un bureau au Quartier Général.

Et bien qu'il se serait fait couper un bras plutôt que de le reconnaître, le commandant Brière était le premier à se féliciter de l'avoir dans ses rangs.

4

Entrevue avec la veuve de la victime du meurtre à la sarbacane, un certain Adam Patenaude, courtier d'assurances pour l'agence de courtage Labelle inc.

Madame Patenaude était une petite femme blonde qui devait être jolie en temps normal. Mais là, elle avait les yeux rougis et les traits bouffis de quelqu'un qui avait beaucoup pleuré : "C'était un bon mari et un bon père, lieutenant, dit-elle la voix rauque.

Quelle femme, veuve de surcroît, dirait que son époux assassiné était "un goujat batteur de femme et d'enfants ? Alexandre Denis n'en connaissait pas. Pas plus que la sergent-déetective Marie Garneau qui l'accompagnait.

La veuve Patenaude disait-elle la vérité ? Les deux enquêteurs choisirent de la croire sur parole. Mais où étaient les enfants exactement ? Le lieutenant posa la question. "Au cégep, répondit la veuve. "Ils ont des examens aujourd'hui et pour moi, il n'était pas question qu'ils les ratent. Ils ont 14 et 15 ans. Ils seront bientôt adultes et doivent apprendre à surmonter les épreuves de la vie. "

Alexandre Denis et Marie Garneau échangèrent un regard. *Dure, dure la mère Patenaude !!* "Votre mari avait-il des ennemis, madame ? questionna le lieutenant. Une question prévisible, mais c'était celle qu'il fallait poser.

"Absolument pas."

"Vous en êtes certaine ?"

"Adam était un livre ouvert. S'il avait eu des problèmes au travail ou ailleurs, il me l'aurait dit. Je n'ai aucun doute à ce sujet."

"Pourriez-vous affirmer que votre union était exemplaire, demanda doucement Marie Garneau.

"Exemplaire, je ne sais pas. Mais nous étions mariés depuis vingt ans et ça allait bien entre nous." La veuve commençait à s'impatienter.

"Madame Patenaude, je dois vous poser une question que vous n'aimerez pas. Mais dans notre métier, nous devons couvrir tous les angles, vous comprenez."

"Posez-là votre question, détective Garneau." Le ton devenait de plus en plus excédé, voire agressif.

"Se peut-il qu'il ait eu une maîtresse ?"

"Je vous l'ai dit. Adam était un livre ouvert et ..."

"J'insiste madame Patenaude."

"Insistez autant que vous voudrez. La réponse est non. S'il avait eu une maîtresse, je m'en serais rendue compte."

"Ah vraiment !"

"Êtes-vous mariée, détective Garneau ?"

"Il ne s'agit pas de moi mais de vous, madame."

"Mon mari n'avait pas de maîtresse. Point final."

L'attitude agressive de la veuve Patenaude commençait à taper sur les nerfs du lieutenant : "Madame Patenaude, dit-il d'une voix sèche, nous essayons simplement de trouver le meurtrier de votre mari. Je présume que vous aussi, vous désirez savoir qui l'a tué."

"Mais bien entendu, lieutenant, fit la veuve légèrement radoucie. Ça ne la rendait pas plus sympathique pour autant. Mais fallait faire avec."

"Verriez-vous une objection à ce qu'on jette un coup d'œil au contenu de son ordinateur, madame Patenaude ? s'enquit le lieutenant."

La veuve hésita avant de répondre : " Si vous y tenez, allez-y. C'est dans son bureau, la deuxième porte à gauche. "

Décidément la veuve Patenaude avait une drôle de façon de coopérer. Les enquêteurs mirent son étrange comportement sur le compte du chagrin. Parce qu'elle en avait, ça ne faisait aucun doute.

Et non, elle n'avait sûrement pas tué son mari en lui tirant une fléchette empoisonnée au curare dans la nuque. N'empêche que son attitude n'invitait pas à faire preuve de compassion à son endroit.

Dans l'ordinateur d'Adam Patenaude, les détectives ne trouvèrent rien de compromettant. Encore moins quelque chose qui justifierait que quelqu'un le tue avec une fléchette enduite de curare.

Le pauvre homme n'avait même pas de mot de passe sur son ordinateur. Sa veuve avait peut-être raison en affirmant qu'il était un "livre ouvert". Il effectuait toutes ses transactions sur l'Internet. Paiements de factures, transactions bancaires etc ... Ses courriels comportaient uniquement des échanges polis, voire amicaux avec la clientèle.

Avant de quitter la veuve, le lieutenant lui laissa sa carte avec ses numéros de téléphone au bureau et à la maison: "Si vous pensez à quelque chose qui pourrait nous aider, n'hésitez pas à m'appeler, madame."

La veuve fit signe que oui.

Le lieutenant et Marie Garneau la laissèrent à son chagrin ainsi qu'à sa méthode d'éducation assez discutable de leur point vue.

5

Deux enquêtes en parallèle.

Pendant que Régimbald, Sans-Souci et Chomsky plongeaient dans le monde du cinéma et du théâtre à la recherche de quelqu'un d'habile à se déguiser et possédant un Colt 45, les autres avaient obtenu les listes d'abonnés aux écoles de tir, avaient noté les adresses IP des acheteurs de curare et commencé les entrevues.

Mais est-ce que les uns et les autres avaient trouvé quelque chose pouvant les aider. Pour l'instant: rien, zilch, nada.

Disons tout de suite que Régimbald, Sans-Souci et Chomsky en avaient marre d'assister à des pièces de théâtre d'avant-garde : "Plates à mort, geignait Frank Régimbald. Sans-Souci et Chomsky ne geignaient pas mais n'en pensaient pas moins. *Plates à mort.*

Bien que n'ayant pas à se taper des pièces de théâtre d'avant-garde, ceux et celles qui enquêtaient sur le meurtre à la sarbacane ne s'amusaient pas plus pour autant.

À noter cependant : les recherches sur le Dark Web avaient au moins permis de constater que les acheteurs de curare étaient pas mal plus nombreux qu'on aurait pu le penser. Hum ... était-ce à dire que certaines morts, soi-disant naturelles, auraient été causées par absorption de curare ? Possible. Mais qu'elles l'aient été ou pas n'aidait en rien à repérer le tueur à la sarbacane.

Parmi les abonnés aux cours de tir qu'on avaient interrogés, quelques-uns pouvaient correspondre à un profil de tueur mais quand on y regardait de plus près, ça ne tenait pas la route. Avoir une mine lugubre, le regard fuyant ou des bras gonflés au stéroïdes ne faisaient pas nécessairement du premier quidam venu un tueur à la sarbacane. Ç'aurait pu être le cas mais ça ne l'était pas.

Bref le moral de la vaillante équipe d'enquête n'était pas au plus haut. En outre, il y avait l'épuisement physique. Depuis des jours, les détectives travaillaient jusqu'à tard le soir. Les mines étaient grises de fatigue.

Ainsi ce vendredi-là, le lieutenant décida que tout le monde avait besoin de repos : "On prend congé pour le week-end, fit-il.

Était-ce une bonne décision ?

Peut-être bien que oui.

Peut-être bien que non.

6

Le samedi, Alexandre Denis put enfin passer quelques heures en famille.

L'après-midi, il alla reconduire les jumelles Zoé et Chloé à leur cours de ballet. Les petites avaient cinq ans maintenant et c'était elles qui avaient insisté pour prendre des cours de ballet. Eh oui, on était rendu là.

Ensuite, Alexandre assista à la joute de basketball de son fiston de quinze ans. L'adolescent était désormais aussi grand que son père et excellait dans ce sport. Il avait le gabarit pour. Qui plus est, il était le capitaine de l'équipe. Alexandre aimait bien assister aux joutes de basketball de son fiston. Ça lui rappelait le temps où lui-même pratiquait ce sport. Cet après-midi-là, l'équipe de Nicolas l'emporta. La joute terminée, père et fils se firent un high five.

Le soir, Nicolas avait une sortie avec sa "blonde" Noémie. Les jumelles feraient un gâteau avec Armande, la nounou et cuisinière en résidence. Pour sa part, Alexandre se proposait d'inviter sa Kim adorée à souper, en amoureux, dans un restaurant chic de la rue Saint-Laurent.

Le couple avait bien mérité une telle sortie.

Kim Lemelin, animatrice d'une émission d'affaires publiques à la télévision d'état, travaillait fort, elle aussi.

Vers vingt heures, Kim et Alexandre s'apprêtaient à partir quand le répartiteur de la police appela. On venait de trouver une autre victime du tueur à la sarbacane. Cette fois au parc-nature Angrignon.

Merde, merde, merde !

"Laisse-moi deviner, mon chéri, fit Kim. "Il y a eu un autre meurtre."

"Mouin ... Le tueur à la sarbacane a récidivé. Je n'ai pas le choix, faut que j'y aille, soupira le lieutenant.

"Je sais". Si Kim était déçue, elle ne le montra pas.

"Pour notre souper au resto, ce n'est que partie remise, je te le promets, mon amour, fit Alexandre avant de filer vers le lieu du crime.

"Partie remise, bien sûr." Il n'y avait pas d'ironie dans la voix de Kim. Que de la résignation.

.....

Pendant ce temps, celui que ses élèves appelaient affectueusement monsieur Gilbert était plutôt satisfait de sa performance. Sa technique de tir à la sarbacane s'améliorait de fois en fois. Pour célébrer son deuxième exploit, il s'offrit un souper dans son restaurant végétarien favori, rue Saint-Denis.

Coïncidence ? Le restaurant en question était situé pas très loin du Carré St-Louis. Donc tout près de la demeure du lieutenant Alexandre Denis chargé de mener l'enquête sur le ... et maintenant, les deux meurtres à la sarbacane.

Le nom du flic, monsieur Gilbert l'avait noté. Évidemment, il s'était renseigné sur celui qu'il considérait désormais comme un adversaire. Il savait que le lieutenant était l'un des meilleurs enquêteurs au SPVM. Il savait qu'il était marié à l'animatrice de télévision bien connue, Kim Lemelin. Il savait également que le couple avait trois enfants. Un garçon de quinze ans né d'un premier mariage du lieutenant (la mère morte d'un cancer lorsque l'enfant avait deux ans), et deux jumelles de cinq ans.

Tout en étudiant le menu, monsieur Gilbert eut un mince sourire :

"À nous deux, lieutenant-détective Alexandre Denis. J'en sais beaucoup plus sur vous que vous sur moi ..."

7

Dimanche matin, Centre d'enquête, Place Versailles.

"Vous aviez raison, lieutenant. Pas de doute, on a affaire à un autre tueur en série, fit Léo Nguyen.

"Pas si vite, Léo. C'est prématuré de conclure quoi que ce soit." Le lieutenant demeurait prudent. C'était dans sa nature de douter. Et ce même si tout indiquait que le spectre du tueur en série, qu'il avait lui-même évoqué, paraissait être devenu une réalité.

Ce matin-là, il avait réuni tous ceux et celles qu'il avait affectés au meurtre à la sarbacane. Deux meurtres maintenant. La deuxième victime était une infirmière clinicienne de trente ans, Lise Gagnon. La jeune femme faisait du jogging après son quart de travail. Son corps avait été découvert par un couple qui prenait l'air avant de se rendre chez des amis pour le souper. Un premier examen, fait sur place par la pathologiste Nora Gauvin, la conjointe de Léo N'Guyen, situait l'heure du décès autour de 18heures.

"Je me demande s'il compte faire le tour de tous les parcs-nature de la ville. Si oui, on a pas fini, soupira Jérôme Vandal.

Le lieutenant hocha la tête : "À tout hasard, enfin façon de parler, j'ai demandé qu'on envoie des patrouilleurs dans les principaux parcs au cas où. Mais je crains que ce ne soit pas suffisant."

"Avez-vous lu les manchettes des journaux ce matin, demanda Aya Diouf à la ronde. Tout le monde les avaient lues. Et il n'y avait pas de quoi se réjouir.

Jusqu'à présent, la police avait réussi à taire au public la façon dont Adam Patenaude, la première victime, avait été tué. Hors cette fois, c'était écrit en toutes lettres dans les journaux.

LE TUEUR A LA SARBACANE FRAPPE POUR LA DEUXIÈME FOIS.

Les articles mentionnaient que le tueur utilisait des fléchettes enduites de curare et frappait des joggers dans les parcs-nature. Les noms des deux victimes étaient également mentionnés. Tout juste s'il n'y avait pas leurs adresses.

"Maudits journalistes !! Sous prétexte de respecter le droit du public à l'information, ils font tout pour affoler le monde. Déjà que les montréalais ont peur d'être tirés en pleine rue. Là, ils vont craindre de recevoir une fléchette enduite de curare dans la nuque. "Le commentaire venait de Guy Lambert. Il était rare que Lambert manifeste son exaspération de cette manière. Mais là, trop c'était trop.

C'était trop pour ses collègues aussi.

Cela dit, il fallait pincer le tueur et vite.

Mais comment ?

Les membres de l'équipe avait fait tout en leur pouvoir pour identifier un suspect parmi les centaines de personnes qui prenaient des cours de tir à Montréal. Or c'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Sans compter que le type pouvait fort bien s'être inscrit sous un faux nom. Ou pis encore, avoir pris des cours dans une autre ville, voire un autre pays.

"Aux Îles Moukmouk, par exemple, plaisanta Léo Nguyen.

"Blague à part, fit le lieutenant en souriant malgré lui, examinons les données dont on dispose pour l'instant."

Il s'approcha de la grande feuille blanche scotchée au mûr, juste à côté du babillard où étaient épinglées les photos des quatre victimes du tueur à l'arme à feu gisant dans leur sang. Ainsi que les photos des deux victimes du meurtrier à la sarbacane. Pas d'effusion de sang dans ces deux cas-là, mais une fléchette empoisonnée dans leurs nuques. Tout un spectacle.

Le lieutenant prit un crayon feutre et inscrivit :

a) les meurtres à la sarbacane se sont produits dans deux parcs-nature. Le parc La Fontaine et le parc Angrignon.

b) les meurtres ont été perpétrés entre 18 et 19heures.

c) les deux victimes faisaient du jogging.

d) aucun témoin dans les deux cas.

e) les victimes ne se connaissaient pas.

f) l'arme utilisée:une sarbacane.

g) cause la mort, une fléchette enduite de curare.

8

"Que peut-on déduire à partir de ce que nous savons ? demanda le lieutenant quand il eut fini d'écrire.

Les réponses fusèrent.

"Pour l'instant, il privilégie les parcs-nature. Probablement parce qu'il y a plein de sentiers dans lesquels on peut se perdre."

"L'heure des meurtres est importante. Il y a moins de monde à l'heure du souper dans les parcs. Donc l'assassin peut agir en paix."

"Il n'a pas de préférences. Un homme ou une femme, qu'importe. Pourvu que la personne soit seule."

"Il vise une cible en mouvement, alors qu'il pourrait très bien tuer quelqu'un assis sur un banc. On dirait qu'il teste ses capacités. "

"Il ne doit pas être quelqu'un que l'on remarque. Ni trop grand, ni trop gros, ni laid, ni beau. Il porte sans doute une tenue de jogging, histoire de se fondre dans le paysage."

"Il ne retire pas les fléchettes empoisonnées. Je pense qu'il nous nargue.

Genre : attrapez-moi si vous le pouvez, bande de caves."

Le lieutenant avait écouté attentivement : "Vous voyez, on en sait déjà un peu sur le tueur et sa méthode. Sauf qu'on en sait pas encore assez pour connaître son mobile."

"Le mobile, oui, fit Lambert. Les victimes ne se connaissaient pas mais rien ne prouve que le meurtrier ne les connaissait pas, lui. Peut-être a-t-il agi par vengeance, jalousie ou pour une raison qu'on ignore. "

"Très juste, Lambert, approuva le lieutenant. À ce stade on ne peut pas écarter cette hypothèse." Un temps d'arrêt, puis : "Je le répète, il est prématuré de penser à un tueur en série pour l'instant. On a interrogé les collègues et la veuve de Patenaude, mais on a pas encore parlé au fiancé de Lise Gagnon, un certain docteur Jean Dupré, médecin généraliste. J'ai laissé des messages à son bureau et chez-lui mais il ne m'a pas rappelé."

"C'est un peu étrange, non ? nota Marie Garneau.

"Mmmm ... oui. À moins qu'il soit à l'extérieur de la ville et qu'il n'ait pas lu les journaux ou que ..."

"Ou qu'il ne veuille pas vous rappeler, hasarda Aya Diouf.

"Je ne vois pas pour quelle raison. Mais s'il ne me rappelle pas d'ici demain, j'irai lui rendre une visite de "courtoisie" qu'il n'appréciera probablement pas."

"Heu ... même s'il est prématuré de parler d'un tueur en série, comment définiriez-vous le tueur, lieutenant ? demanda Nguyen avec un sourire en coin.

"Une question-piège, Nguyen ?"

"Voyons, lieutenant, jamais je n'oserais !" Léo Nguyen maniait l'hyperbole comme un champion.

Le lieutenant n'était pas dupe, évidemment : "Je vais tenter d'y répondre malgré l'ironie que je sens dans ta voix, Léo. Le tueur a sûrement une intelligence au-dessus de la moyenne. Personnellement, je crois qu'il est très instruit. Il doit avoir un horaire de travail qui lui permet de se libérer assez tôt. Ouais ... assez tôt pour se rendre dans un parc-nature, repérer sa proie, la suivre et frapper au moment propice sans qu'il y ait des témoins gênants aux alentours ... Alors qui peut correspondre à ce profil ?"

Oui qui ? C'était la question à un million de dollars.

Personne n'avait de réponse. Pas même Nguyen.

9

Dimanche soir chez les Lemelin /Denis.

Élise, la sœur aînée d'Alexandre et son mari, Louis Santerre, ancien inspecteur à la SQ étaient invités pour le souper. Louis, de dix ans plus âgé qu'Alexandre, avait subi une opération à cœur ouvert quelques mois auparavant. Si bien qu'il avait dû se résigner à prendre sa retraite à l'âge de 54 ans. Les médecins avaient été formels, retourner au travail risquait de lui être fatal.

Depuis lors, Louis Santerre s'ennuyait. Certes, il lisait, allait au cinéma, prenait de longues marches, jouait du piano. Parfois il allait rejoindre Élise à son travail. Elle possédait une boutique de verreries de luxe sur la rue Laurier. Inutile de dire que Louis Santerre ne s'y sentait pas dans son élément.

Le métier lui manquait terriblement. Bizarre l'être humain. Maintenant qu'il avait le loisir de faire ce qu'il rêvait de faire quand il travaillait à des heures de fou, Louis Santerre s'ennuyait. Ainsi quand il avait la chance de discuter "police" avec son beau-frère, il ne s'en privait pas.

Alexandre comprenait. Il aurait probablement agi de la même manière s'il avait été à la place de Louis.

Après le souper, Nicolas s'excusa et monta dans sa chambre. Le fiston avait un examen de chimie à préparer pour le lendemain. Et pendant que Kim, Élise et les jumelles aidaient Armande à desservir, Alexandre et Louis passèrent au salon pour parler "meurtres et mystères".

Ne faisant ni une ni deux, Louis attaqua : "Comme ça, tu mènes deux enquêtes en parallèle."

"Ouaip ..."

"Jamais deux sans trois, Alexandre."

"Parle pas de malheur."

"Bah, je blaguais."

"Donc tu veux savoir où en est."

"Tu me connais trop bien."

Alexandre sourit : "Bon écoute, dans le cas du tueur au Colt 45, il se peut et je dis bien, il se peut, qu'on s'achemine vers une résolution. Régimbald, Sans-Souci et Chomsky étaient plutôt optimistes, vendredi. Il s'agirait possiblement d'un acteur qui joue les seconds rôles au cinéma."

"Ah, oui !! Un type frustré de ne pas avoir des premiers rôles, je suppose."

"En tout cas, là il occupe le devant la scène, y a pas de doute."

"Mmmm ... et le tueur à la sarbacane, lui, où en es-tu ?"

Alexandre résuma la situation pour le bénéfice de son beau-frère et ami.

Louis écouta attentivement en hochant la tête de temps en temps : "Tu as fait du profilage en début de carrière, quel pourrait être son mobile selon toi ?"

"Hum ... Aucune idée pour l'instant."

"Ça ne te ressemble pas de ne pas avoir, au moins, une petite idée."

"C'est tout récent, Louis, donne-moi une chance."

"Mmmm ... "

"Je peux me tromper mais si ces deux meurtres sont l'effet du hasard, ce qui n'est pas prouvé encore, j'ai l'impression que ce type-là s'ennuie dans la vie. Il s'est trouvé un passe-temps auquel il ajoute un peu de piquant, sans jeu de mots."

"Le curare, oui. Pas banal comme méthode. Mais je te ferai remarquer que c'est pas parce qu'on s'ennuie, qu'on décide de tuer du monde."

"Non, évidemment. Mais ..."

"Mais ça pourrait être un motif ?"

"Oui, ça pourrait."

"Tu n'es pas sérieux quand tu dis qu'il est prématuré de penser à un tueur en série. Je te connais assez pour savoir que tu y penses."

"Tu le sais aussi bien moi, Louis, dans une enquête, on ne doit pas sauter trop vite aux conclusions."

"Mmmm ... J'ai un mauvais pressentiment."

"Moi aussi, Louis."

Il y eut un long silence.

Louis Santerre le rompit : "Tu ne veux peut-être pas que je te donne mon avis mais je vais te le donner quand même. Ton tueur à la sarbacane va bientôt supplanter le tueur au Colt 45 comme ennemi public numéro un à Montréal."

Louis Santerre avait été un flic hors pair. Ensemble, Alexandre et lui avaient collaboré dans deux enquêtes. Et chaque fois, Louis avait démontré un instinct très sûr. En interrogatoire, il pouvait, par un seul regard, réduire les pires criminels à l'état de loques humaines. Des criminels qui finissaient par avouer, même les crimes qu'ils n'avaient pas commis.

Et quand Alexandre lui avait demandé quel était son secret, Louis avait répondu qu'il utilisait la méditation transcendante. Une réponse, à tout le moins ambiguë, qui avait laissé le lieutenant sur sa faim. Méditation transcendante, mon œil, avait-il pensé. N'empêche que cette fois, il le croyait sur parole : "Numéro un, tu dis. C'est loin d'être réjouissant, soupira-t-il.

10

Le bureau du docteur Jean Dupré était situé dans un édifice luxueux du centre-ville. Ça devait coûter très cher pour louer un local dans un tel immeuble. Or semble-t-il que ce n'était pas un problème pour le docteur Dupré. Car voyez-vous, il était le fils unique de Lionel Dupré, un multi-millionnaire qui possédait plusieurs édifices à bureaux dans le centre-ville de Montréal. Les mauvaises langues, et il y en avait beaucoup sur les réseaux sociaux, disaient que c'était "papa qui payait le loyer".

Ainsi quand Alexandre Denis et Aya Diouf, qui l'accompagnait, se présentèrent au bureau du bon docteur (fils à papa) ils ne furent pas surpris en voyant le décor de la salle d'attente. Fauteuils en cuir souple, tapis de haute laine, toiles de maîtres aux murs. Tout le bazar quoi ! Mais aucun patient.

"Pouvons-nous voir le docteur Dupré, demanda le lieutenant à la secrétaire, laquelle était occupée à se polir les ongles. Cette dernière, une pépé à décolleté plongeant, leva à peine les yeux : "Vous avez- rendez-vous ?"

Le lieutenant montra son badge. Puis désignant une porte derrière la fille, il lui dit : "Son bureau est là. Ne vous dérangez surtout pas. Vos ongles ne sont pas encore assez bien polis."

Stupéfaite, la pépé à décolleté plongeant ouvrit la bouche pour protester. Mais Alexandre Denis et Aya Diouf étaient déjà à la porte du bureau. Ils entrèrent sans frapper. Cela s'appelait *"Pas de quartier pour quelqu'un qui ne se donne pas la peine de rappeler un lieutenant de police."*

Le docteur Jean Dupré, un homme dans la mi-trentaine vêtu comme une carte de mode, était seul dans son bureau et prenait son café du matin. Surpris par l'irruption des enquêteurs, il se leva d'un bond : "Qui vous a donné le droit d'entrer, dit-il avec hauteur.

Le lieutenant brandit à nouveau son badge : "Je vous ai laissé plusieurs messages, vous n'avez pas retourné mes appels. Pourquoi ?"

Le docteur Dupré pâlit. Il ne devait pas avoir l'habitude d'être apostrophé de cette manière : "Je n'ai pris mes appels que ce matin, répondit-il, en guise d'explication.

"Je m'étonne qu'un médecin reste deux jours sans prendre ses appels, rétorqua froidement Alexandre Denis .

"J'étais dans les Laurentides chez des amis, se défendit Dupré.

"À quel endroit exactement ?"

"À St-Sauveur."

"On peut avoir le nom de vos amis ?"

"Laramé. Madeleine et Paul Laramé."

"Que faisiez-vous samedi entre 18 et 19 heures, docteur Dupré ?"

"J'étais en route pour St-Sauveur."

"Vous êtes conscient qu'on peut vérifier vos dires, monsieur."

"Que me voulez-vous à la fin ?"

"Votre fiancée a été assassinée samedi. Le saviez-vous ?"

"Nous avons rompu depuis quelques jours."

"Ah bon. Et qui de vous deux a rompu?"

"C'était d'un commun accord."

"Domage que votre ex-fiancée ne soit plus là pour donner sa version des faits, n'est-ce pas, docteur ? Jean Dupré regarda Aya Diouf comme pour quêter un appui. Celle-ci demeura impassible. En fait depuis qu'elle était entrée dans la pièce, le bon docteur la dévorait des yeux. Aya était une noire splendide. Elle avait les traits fins et chose rare, elle avait les yeux d'un bleu très clair. Aya ne passait jamais inaperçue. Elle s'en fichait royalement, ce qui la rendait encore plus séduisante.

"Vous n'avez pas répondu à ma question, docteur. Saviez-vous, oui ou non, que votre ex-fiancée a été assassinée samedi ?"

Le docteur haussa les épaules : "Oui, je l'ai appris dans le journal."

"Et c'est tout l'effet que ça vous fait ?"

"C'était fini entre nous. Que voulez-vous que je vous dise de plus." Dupré avait l'air ennuyé. On ne décelait chez-lui aucune émotion, aucun regret, pas un soupçon de compassion. Un comportement qui donnait froid dans le dos.

Avant de céder à l'envie qu'il avait de lui mettre son poing sur la gueule, le lieutenant se leva : "Je vous demande de rester à notre disposition, monsieur. Et un conseil, retournez vos appels quand on vous laisse des messages. Autrement cela risque de vous causer des ennuis. Pas seulement avec la police mais avec vos patients."

"Vous n'avez pas le droit de juger comment je traite mes patients."

Le lieutenant se fit ironique : "Selon ce que j'ai pu constater en arrivant, il n'y a pas foule dans votre salle d'attente, *docteur*." Le lieutenant se tourna ensuite vers sa collègue : "Viens Aya, on s'en va."

Les deux détectives partirent sans saluer Dupré. Il ne méritait pas mieux.

Une fois à l'extérieur, Aya Diouf demanda : " Le croyez-vous coupable lieutenant ?"

"Coupable d'arrogance, sûrement. Dupré est un imbécile imbu de lui-même et probablement un mauvais médecin, mais il n'est pas le tueur que nous cherchons."

11

Mardi matin, Centre d'Enquête.

Cette fois toute l'équipe était là. On faisait le point sur les deux enquêtes en cours. Régimbald, Sans-Souci et Chomsky ouvrirent le bal avec les meurtres au Colt 45. Galants, les deux hommes cédèrent d'abord la parole à Judith, leur collègue féminine. De toute manière, ils ne l'auraient pas fait qu'elle l'aurait prise quand même.

"Comme vous le savez, on a repéré un comédien qui pourrait être le tueur."
Le lieutenant nota que, contrairement à son habitude, Judith Chomsky parlait au conditionnel.

**"C'est bien beau, mais il nous faut des éléments de preuve, poursuivit-elle."
"Donc, on a commencé à surfer sur la blogosphère pour ..."**

"La blogosphère ! Pourquoi ? s'enquit le lieutenant pour qui la blogosphère était à des années-lumière de ses piètres connaissances concernant l'Internet, les réseaux sociaux et tout le bazar.

"Lieutenant, vous n'avez aucune idée de ce qu'on peut trouver sur les blogs. C'est incroyable ! Sans parler des forums de discussions sur toutes sortes de sujets, même les plus scabreux, fit Sans-Souci.

"Ah oui ! Et avez-vous trouvé ce que vous cherchez ?"

"Pas encore. Ça prend du temps. Parce que des blogs, il y en a "en veux-tu en voilà." C'était au tour de Régimbald d'ajouter son grain de sel.

"Et le tueur au Colt 45, aurait un blog ?" Le lieutenant était dubitatif.

"Étant donné qu'il recherche l'attention du public, il pourrait en avoir un. Sauf qu'on ne l'a pas encore trouvé." Encore le conditionnel. Décidément, Judith Chomsky était d'une prudence exemplaire ce jour-là.

Était-ce un bon ou un mauvais signe ? Le lieutenant n'aurait su le dire : "Ça fait un bout de temps qu'il n'a pas frappé, fit-il. "Votre théorie à ce sujet ? demanda-t-il en espérant obtenir une réponse qui lui permettrait de relancer la discussion sur un terrain plus familier pour lui.

Régimbald, Sans-Souci et Chomsky échangèrent un regard qui semblait vouloir dire : *Coudonc, le lieutenant vit-il sur la même planète que nous ?*

"Une théorie, on en a pas ... Ça peut être pour différentes raisons qu'on ignore, évidemment. Peut-être qu'il est occupé à raconter ses exploits sur le WEB, avança Régimbald, non sans une pointe d'ironie.

"Soyons sérieux, Régimbald."

"Je suis sérieux. Parce que, voyez-vous, il y a un public avide de gore sur les réseaux sociaux. Il y en a même qui se magasinent des guns sur Facebook."

"Il me semble que ce genre de trucs, on les voit surtout sur le Dark Web, non ?" Le lieutenant était dépassé et sa mine ahurie en témoignait.

"Bof ! Il y a tellement de choses qui s'écrivent sur les réseaux sociaux que, des fois, il est difficile de savoir qui dit vrai ou pas, fit Sans-Souci.

"Mouais ... C'est pas un peu tiré par les cheveux, votre histoire ?"

"Avez-vous une meilleure idée, lieutenant ? s'impacienta Judith Chomsky.

Alexandre Denis n'avait pas de meilleure idée : "Hum ... continuez à chercher. Je vous fais confiance, vous allez trouver, dit-il en se promettant de prendre un cours accéléré sur les blogs et leurs mystères.

"Oui, on va trouver. Mais faut être patient, lieutenant."

"J'ai compris, Régimbald ... Bon, on prend une pause, déclara Alexandre Denis, trop heureux de sortir d'une situation où il n'avait certainement pas brillé par sa perspicacité coutumière.

12

Après la pause, on parla du tueur à la sarbacane et de ses deux victimes.

"Hier, commença le lieutenant, Aya et moi, sommes allés rencontrer le docteur Jean Dupré, l'ex-fiancé de Lise Gagnon, la deuxième victime. Je n'ai jamais vu un type aussi dénué d'empathie, aussi imbu de lui-même ... Franchement, j'aurai bien aimé qu'il soit coupable celui-là. Sauf qu'on a vérifié son alibi pour l'heure du crime, il est béton. Même chose pour la première victime, Adam Patenaude. Dans ce cas-là, Dupré était au restaurant avec des amis. Plusieurs témoins l'ont confirmé."

"Lieutenant, vous croyez toujours qu'il est prématuré d'envisager qu'on a affaire à un tueur en série pour les meurtres à la sarbacane ? demanda Nguyen.

Alexandre Denis hésita. Dire ouvertement qu'il soupçonnait l'oeuvre d'un deuxième tueur en série, encore plus difficile à cerner que l'autre, ne lui semblait pas bon pour le moral des troupes : "Jusqu'à preuve du contraire, oui, fit-il mollement.

"C'est-à-dire ... ?" insista Nguyen.

"Triste, mais je crains qu'il faille attendre qu'il frappe à nouveau pour nous prononcer de façon définitive." La réponse du lieutenant était-elle meilleure pour le moral des troupes ? Pas sûr du tout.

"Ayoye."

"Oui, Nguyen, ayoye !"

.....

Plus tard, le même jour, le commandant Brière téléphona à Alexandre Denis.

"Un dénommé Lionel Dupré porte plainte contre toi. Il paraît que tu as malmené son fils. Le type exige des excuses."

Oh yeah !

Le lieutenant résuma sa rencontre avec le docteur Jean Dupré, fils de Lionel. Les messages qu'il lui avait laissés, son irruption dans le bureau du médecin, la façon dont ce dernier avait accueilli la nouvelle de l'assassinat de son ex-fiancée. Il conclut en disant : "Il n'a manifesté aucune émotion, pas la moindre compassion pour une femme qu'il fréquentait quelques jours avant son décès. Pendant qu'on parlait avec lui, il faisait les yeux doux à Aya Diouf qui m'accompagnait."

Au bout du fil Brière écoutait attentivement : "T'es sûr que tu l'as pas envoyé chier ?"

"Je suis beaucoup plus subtil que ça, commandant."

"Ouais, je sais."

"Alors, pensez-vous encore que je lui dois des excuses ?"

Brière eut une réaction stupéfiante. Il éclata de rire : "T' as bien fait de le remettre à sa place. Oublie les excuses.

"Je n'avais pas l'intention d'en faire, commandant."

"Maudit grand fendant !!"

Les deux hommes rirent. Ils étaient sur la même longueur d'ondes. Ça n'arrivait pas souvent mais quand ça arrivait, c'était un moment à inscrire dans les annales.

13

Le vendredi suivant, le tueur à la sarbacane frappa à nouveau. Cette fois, il s'était surpassé. Il en avait tué deux pour le prix d'un. Il s'agissait de deux jeunes de 17 et 18 ans à peine. Deux frères qui faisaient du jogging au parc Maisonneuve.

D'après la position des corps, il était assez facile d'imaginer comment ce double meurtre s'était déroulé. Quand le premier des deux frères, atteint d'une fléchette empoisonnée, s'était effondré, l'autre avait dû s'agenouiller pour lui porter secours. On présumait que le tueur avait alors eu le temps de réarmer sa sarbacane et de décocher une fléchette tuant ainsi le second frère. Horrible !!

Précisons que, comme les précédents, ces deux meurtres avaient été perpétrés entre 18h et 19 heures. Aucun témoin.

Plus de doute maintenant, le tueur à la sarbacane était un tueur en série. Et non, même si sa prédiction s'avérait, le lieutenant était loin de se réjouir. D'autant qu'à côté des deux corps, le meurtrier avait laissé une carte de visite à son intention. Il s'agissait d'un message, écrit de sa main, qui se lisait comme suit :

Mes hommages, lieutenant-déetective Alexandre Denis. Comment vont votre charmante épouse et vos trois beaux enfants ?

La fausse politesse, la menace à peine voilée. Et encore, si le tueur n'avait mentionné que son nom, le lieutenant n'en aurait pas fait tout un plat. Des menaces à peine voilées ou même pas du tout voilées, il en avait eues et plus d'une. Ça faisait partie du métier. Mais sa famille, c'était pas touche.

Pendant que les techniciens de l'Identification judiciaire ratissaient la scène et prenaient des photos, le lieutenant photographia le message mais à des fins personnelles pour sa part. Il voulait le montrer à Kim.

Pour se faire, il utilisa son téléphone intelligent. Il en avait un comme tout le monde bien qu'il ne connaissait pas la moitié des applications. Qu'importe, celle-là, il la connaissait. Et c'était suffisant.

Après la carte fut glissée dans un sac de plastique pour servir de pièce à conviction. Peut-être y avait-il des empreintes dessus ? Sait-on jamais. De plus, le message serait soigneusement analysé par le graphologue judiciaire de la Police scientifique, lequel serait en mesure, du moins on l'espérait, d'offrir quelques indications sur le profil psychologique et le statut social du tueur.

Chose certaine, le tueur ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Pour un tueur en série, le meurtre devient progressivement une drogue dure. Tout était à parier qu'il récidiverait à la première occasion. Le lieutenant n'en doutait pas.

14

Il était plus de minuit quand le lieutenant rentra à la maison. Il avait passé une partie de la soirée sur la scène de crime. Ensuite, il était allé, en personne, annoncer la triste nouvelle aux parents des deux frères. Une démarche crève-cœur qu'aucun policier n'aimait effectuer. Mais il fallait bien que quelqu'un s'en acquitte. Alexandre Denis n'était pas homme à se défilier dans de telles circonstances. Sa mission accomplie, il était retourné au Centre d'Enquête pour faire le point avec son équipe. Bref tout ça avait pris du temps.

Dans la maison du Carré Saint-Louis, tout le monde dormait, sauf Kim qui l'attendait : 'As-tu faim, lui demanda-t-elle.

'Non. J'ai mangé un sandwich avec l'équipe pendant qu'on essayait de reprendre nos esprits, d'établir une stratégie pour pincer l'énergumène avant qu'il ne tue à nouveau.' Kim était au courant pour les deux frères. Les bulletins de nouvelles en faisaient déjà état. Comme quoi plus rien n'échappait à la voracité des médias. C'était à qui sortirait la nouvelle en premier.

Kim prit la main d'Alexandre et la serra très fort : "Ils étaient à peine plus âgés que Nicolas, murmura-t-elle.

"Oui et ..." Alexandre entendait encore les sanglots déchirants de la mère et revoyait le père, les yeux pleins d'eau, une main protectrice sur l'épaule de sa femme : "Le tueur a laissé un message cette fois, fit-il en se raclant la gorge.

"Un message ?"

Alexandre prit son téléphone intelligent et montra la photo à sa femme.

"Mon Dieu ! Il mentionne les enfants." Tout comme Alexandre, Kim recevait régulièrement des menaces plus ou moins voilées. On était pas animatrice d'une émission d'Affaires publiques à la télévision d'état sans faire des mécontents. Parfois c'était à cause d'un reportage qui avait dérangé certaines personnes. D'autres fois, une entrevue serrée qui avait déplu à des gens haut placés ou même moins haut placés. Kim avait l'habitude et ne s'en faisait pas outre mesure. Mais là, le meurtrier parlait de ses enfants. Et ça la bouleversait.

"C'est, à tout le moins, une tentative d'intimidation, dit Alexandre. "La prudence est de mise, bien entendu. Au-delà de ça, je ne vois pas comment le tueur pourrait s'en prendre à toi et aux enfants. Jusqu'à présent, il ne tue que des joggers dans les parcs-nature entre dix-huit et dix-neuf heures, les fins de semaine."

"Donc il suffit simplement de ne pas faire de jogging entre 18 et 19 heures, les fins de semaine, c'est bien ça, Alexandre ?"

Kim était inquiète et ça la rendait injuste.

"Ce n'est pas ce que j'ai dit, Kim. Crois-tu que ça m'amuse de vous savoir en danger ?"

"Excuse-moi, je ... "

"Je n'aurais peut-être pas dû te montrer le message. "

"Mais non, tu as bien fait. C'est moi qui ..."

"Au moins, on a un spécimen de l'écriture du meurtrier. Le graphologue judiciaire de la police scientifique va l'analyser. Ça peut nous donner une meilleure idée de qui il est."

"Et quand aurez-vous les résultats de l'analyse ?"

"Pas avant quatre ou cinq jours. "

"Quatre ou cinq jours ! C'est long."

"Je te l'accorde. Une pause, puis : "J'ai demandé à Brière s'il y avait une possibilité d'avoir une protection policière pour toi et les enfants. Il n'a pas refusé, loin de là. Mais il m'a dit que pour l'instant, tous nos effectifs sont pris. Peut-être dans quelques jours."

"Décidément ..."

Alexandre réfléchissait. Évidemment, l'idéal serait que Kim et les trois enfants aillent passer quelque temps chez les grands-parents Lemelin en Mauricie. Du moins jusqu'à ce que les choses se tassent.

En même temps, il était conscient que les choses pouvaient prendre un sacré bout de temps avant de se tasser. Mais d'un autre côté, on ne pouvait pas mettre en veilleuse la vie de toute une famille à cause d'un message qui n'était peut-être qu'une bravade après tout.

Non, ce n'était pas une bravade, il en était certain. Il devait trouver un moyen d'assurer la protection de sa femme et de ses enfants : "Hem, fit-il en se raclant la gorge à nouveau : "On peut toujours faire appel à l'agence de nos amis Rita et Steve pour assurer ta protection et celle des enfants."

Rita Latendresse et Steve Nolet, des amis très chers, possédaient une agence de sécurité et de détection, LA SÉCU. Une agence dont la réputation n'était plus à faire. "C'est une bonne idée, répondit Kim, rassérénée.

Alexandre regarda l'heure. Une heure du matin. Trop tard ou trop tôt pour appeler : "Je téléphonerai dès notre réveil, ça te va, mon amour ?"

"Parlant de réveil, il faudrait d'abord aller dormir. Qu'en dis-tu, mon chéri ?"

Alexandre approuva. La journée avait été longue et il était crevé.

15

Samedi, le lieutenant partit pour le Centre d'enquête, l'esprit relativement en paix. Sa femme et ses enfants étaient désormais sous bonne garde. Trois grands gaillards travaillant pour l'agence LA SÉCU, s'étaient ramenés chez-eux à 8 heures tapant. Ils accompagneraient Kim et les enfants dans tous leurs déplacements. Et ça, tant et aussi longtemps qu'il le faudrait.

Bien entendu, Nicolas, le fiston, avait protesté avec toute la véhémence de ses 15 ans : "J'suis capable de prendre soin de moi, avait-il maugréé. Puis étaient venus les reproches adressés à son père : "T'aurais pas pu être médecin ou avocat au lieu d'entrer la police. T'es jamais là quand on a besoin de toi." Et ainsi de suite.

Le ton avait monté et la discussion avait failli dégénérer en foire d'empoigne entre père et fils. Kim s'était alors interposée. Heureusement. Et quand elle eut expliqué calmement à Nicolas le "pourquoi du comment" de la surveillance, ce dernier avait convenu que "finalement, c'était pas une si mauvaise idée que ça".

Le pire avait été évité.

Pour leur part, les jumelles, auxquelles on avait dit que les trois agents étaient "des amis de leur père qui prendraient soin d'elles pendant son absence", s'étaient déclarées très satisfaites de l'arrangement.

C'était tellement plus simple avec elles. Pour l'instant, du moins. Quand elles auraient 15 ans, ce serait sûrement une autre paire de manches, songeait Alexandre Denis avec un sourire indulgent en arrivant au Centre d'enquête.

Or son sourire indulgent et sa paix de l'esprit toute relative fondirent à vue d'oeil quand il prit connaissance des articles de journaux concernant les meurtres. Tous dénonçaient "l'inaction de la police face à la série de meurtres horribles et complètement gratuits qui menacent la vie des montréalais."

Certains articles le pointaient carrément du doigt.

"Qu'arrive-t-il au lieutenant-détective Alexandre Denis ? "

"Le lieutenant-détective Alexandre Denis nous avait habitués à plus d'efficacité."

"Le lieutenant-détective Alexandre Denis aurait-il atteint son seuil d'incompétence, par hasard ?"

Et ainsi de suite ...

Décourageant, désolant, enrageant, *merde !!*

16

Le lieutenant n'avait pas encore digéré les articles de journaux le concernant quand le meeting quotidien commença.

Or il arrive parfois qu'au bout du tunnel, jaillit la lumière. Ce fut précisément ce qui se passa quand les trois enquêteurs, chargés d'élucider les meurtres au Colt 45, dirent qu'ils avaient enfin repéré le tueur. Souvenons-nous que Régimbald, Sans-Souci et Chomsky passaient la blogosphère au peigne fin. Une démarche fastidieuse, s'il en fut, mais qui semblait avoir donné un résultat.

Comme c'était devenu leur habitude, Régimbald et Sans-Souci cédèrent d'abord la parole à Judith Chomsky. S'ils ne l'avaient pas fait, ç'aurait donné lieu à des remarques acerbes de la part de leur collègue. Tout pour éviter ça.

"On a repéré un blogueur qui décrit avec beaucoup de détails les différentes façons de se déguiser, dit-elle." On a comparé certaines de ses descriptions avec celles que nous ont données les témoins des meurtres au Colt 45. Ça correspond à peu près." Judith Chomsky fit signe à ses collègues masculins de poursuivre.

Avant que Judith ne se ravise, Sans-Souci se hâta de placer quelques mots :

"Il signe son blog Le Caméléon. Il a beaucoup de fans qui le suivent. Donc, on s'est inscrits sur son site sous des pseudonymes et on essaie de le pousser à parler du maniements des armes à feu."

"Vous ne craignez pas de lui mettre la puce à l'oreille avec cette méthode, s'inquiéta le lieutenant.

"C'est un risque à courir, répondit Frank Régimbald en haussant les épaules.

"Mouais ... J'espère que vous êtes subtils au moins." ' "

"Pour qui nous prenez-vous, lieutenant, s'insulta Judith. La détective avait la mèche courte, c'était bien connu. Et si on poussait le bouchon un peu trop loin, elle sortait ses "armes de destruction massive". Ce n'était pas beau à voir. Et surtout, à entendre. Sa voix atteignait alors un niveau de décibels tel qu'il pouvait rendre fou, même les plus stoïques.

Prudent, Alexandre Denis choisit de ne pas pousser le bouchon trop loin :

"Donc vous faites le lien avec le comédien que vous soupçonnez."

"Quasiment, convint Sans-Souci. "On a fait appel aux techniciens en informatique de la police scientifique. À partir de l'adresse IP du blogueur, ils essaient de localiser d'où provient le blog et qui l'écrit."

"Excellent."

En même temps, Alexandre Denis se disait que rarement son équipe et lui

n'avaient été aussi dépendants de la police scientifique pour résoudre une série de crimes. Bon d'accord, cette fois c'était deux séries de crimes. Le pire était de devoir attendre les résultats des analyses. Lesquels viendraient, mais quand ? Le lieutenant en était là dans ses réflexions quand son portable sonna.

Il alla prendre l'appel dans son bureau même s'il était en pleine réunion. C'était le commandant Brière. : "Ouais, qu'est-ce que vous faites, bon Dieu ! Attendez-vous que le maudit fou à la sarbacane en tue d'autres, sacrament ?"

Alexandre Denis résista à la tentation de raccrocher.

"En attendant les résultats d'analyse d'écriture, fit-il en s'efforçant de parler calmement, on va réinterroger certains adeptes du tir à la sarbacane qui ont retenu notre attention et ..."

"Ben faites ça au plus sacrant, ça presse, tabarnak."

"Allez-vous me sortir tout votre répertoire de sacres, chef, parce que si c'est le cas, je raccroche, dit le lieutenant qui commençait à sentir la moutarde lui monter au nez. Une réaction qui eut pour effet, oh surprise ! de calmer les nerfs du bouillant commandant : "Et l'autre, celui du Colt 45, où en êtes-vous, fit ce dernier sur un ton un peu plus modéré.

Le lieutenant résuma les recherches que faisaient Régimbald, Sans-Souci et Chomsky sur la blogosphère et ce que le trio soupçonnait : "Les techs de la police scientifique essaient présentement de localiser le blogueur."

Étant donné que les connaissances de Brière en matière de blogosphère et de blogueurs étaient encore plus minces que celles d'Alexandre Denis, ce qui n'était pas peu dire, le commandant s'en tint au commentaire suivant : "Ah, très bien."

La tornade Brièrienne était passée.

Sans trop faire de dégâts.

Et à aucun moment il n'avait été question des articles de journaux. Peut-être que le commandant Brière n'avait pas encore eu le temps de les lire. Le lieutenant en éprouva un certain soulagement.

"Où en étions-nous, fit-il en revenant dans la salle de réunion.

Personne ne demanda qui venait d'appeler. Tout le monde avait deviné, simplement à voir la tête du lieutenant.

17

Un avis fut émis par les autorités municipales prévenant la population montréalaise d'éviter de faire du jogging ou même une simple promenade dans les parcs-nature entre dix-huit et dix-neuf heures, les fins de semaines.

IL EN VA DE VOTRE SÉCURITÉ, avait-on écrit en majuscules au bas de l'avis. C'était assez clair, merci. Évidemment, cet avis aurait dû être émis bien avant. Mais que voulez-vous, nul n'est parfait.

De toute manière, il apparut très tôt que plusieurs joggers et promeneurs se fichaient éperdument des avis émis par les autorités municipales. Arriva ce qui devait arriver, le tueur à la sarbacane fit une nouvelle victime, le vendredi suivant le décès des deux frères. Au Parc de la Cité-du-Havre, cette fois. Aucun témoin.

Certains pourraient dire que la victime, un homme de 25 ans, méritait ce qu'il lui était arrivé, puisqu'il avait fait fi de l'avertissement. Mais à quoi bon. Ça ne le ramènerait pas à la vie et peut-être que sa mort tragique servirait d'exemple à d'autres joggers qui seraient tentés de s'aventurer dans les parcs.

Chose certaine, le tueur à la sarbacane ne chômaait pas.

Les enquêteurs, quoi qu'en disent les médias, ne chômaient pas non plus. À la nuance près que leurs efforts demeuraient vains. Les nouvelles entrevues de certains adeptes du tir à la sarbacane n'avaient rien donné.

Non seulement elles n'avaient rien donné mais les détectives s'étaient vus accusés de harcèlement. Ce qui n'était pas totalement faux en y repensant bien. Et comme si ce n'était pas assez, le rapport d'analyse du graphologue judiciaire tardait à être produit. À sa décharge, le spécialiste avait dû prendre trois jours de congé pour enterrer son père, mort subitement.

"Ça n'arrête pas de bien aller, commenta Jérôme Vandal lors du meeting du samedi matin.

Vandal ne croyait pas si bien dire car ...

... l'après-midi même, le tueur au Colt 45 tirait quelqu'un à bout portant, rue Sainte Catherine. Puis disparaissait dans la foule. Plusieurs témoins. Mais aucun n'offrait la même version des événements. Encore moins, la même description du tueur.

La victime, une femme d'une quarantaine d'années, sortait du Centre Eaton's où elle était allée magasiner quand elle avait été tuée. La pauvre ne se doutait pas qu'elle ne rentrerait jamais chez-elle après sa séance de magasinage.

Une autre famille serait dans le deuil.

18

Contrairement à leurs collègues qui enquêtaient sur le tueur à la sarbacane, Régimbald, Sans-Souci et Chomsky avaient reçu le rapport de la police scientifique concernant le blogueur qui signait Le Caméléon.

Ce dernier s'appelait Julien Labonté, avait la mi-trentaine et, comme subodoré, était comédien. Un comédien, peu connu, qui jouait des rôles de composition au théâtre et au cinéma, encore que pas très souvent. Mais qui dit rôle de composition dit aussi déguisement, maquillage.

Manifestement, Labonté ne pouvait vivre de son métier. Ce qui expliquait peut-être le blog et le site WEB où l'acteur prodiguait des conseils de maquillage moyennant une somme d'argent. C'était sans doute plus payant que ses rares contrats de comédien médiocre.

Cela dit, les trois détectives inscrits sur le site n'avaient pas réussi à le faire parler d'armes à feu. Conséquemment ils ignoraient s'il possédait un Colt 45. Et s'il en avait un, ce qui restait à démontrer, c'était sûrement une arme illégale.

En effet, en vertu de la loi fédérale sur les armes à feu, on devait avoir un permis de possession et d'acquisition d'arme. Or le nom de Julien Labonté ne figurait pas sur le registre des permis émis par la SQ.

Dans ce contexte, Le Caméléon pouvait-il quand même être le tueur au Colt 45 ? Réponse : Peut-être. En tout cas, et son blog en faisait foi, il connaissait toutes les ficelles du déguisement.

Régimbald prétendait qu'on en savait assez sur Julien Labonté pour le faire venir au poste : "Le type est à tout le moins une personne d'intérêt, plaيدا-t-il lors d'un meeting d'équipe tenu deux jours après l'assassinat de la femme devant le Centre Eaton's.

Le lieutenant était d'accord pour dire que Labonté était une personne d'intérêt. Cependant il était réticent concernant l' interrogatoire : "La balle récupérée dans le crâne de la pauvre femme provient bien d'un Colt 45. Sauf qu'on a pas encore la preuve que Labonté en possède un. Pour le moment, on a pas de preuves sérieuses qui justifieraient qu'on le fasse venir au poste."

"Ben voyons donc, depuis quand on se gêne pour questionner les personnes d'intérêt, remarqua Sans-Souci.

"Depuis qu'on est loin d'avoir la cote auprès de la population. Suffit de lire les journaux et d'écouter les nouvelles pour le savoir." Ce que le lieutenant n'ajouta pas était qu'il était question que la SQ prenne la direction des opérations dans les

deux enquêtes. Celle sur les meurtres au Colt 45 et celle sur les meurtres à la sarbacane. Brière venait tout juste de lui apprendre la nouvelle. Et disons que ni l'un ni l'autre ne la trouvaient drôle. Accepter une telle situation revenait à un aveu d'échec pur et simple. Tout mais pas ça.

"OK, fit-il, faites venir Labonté. On verra bien ce qu'il a à dire."

Le rendez-vous avec Julien Labonté fut pris par Judith Chomsky pour le lendemain matin 9h00. Au téléphone Judith s'était faite suave. La policière en était très capable quand elle le voulait.

"Oh, c'est simplement pour une entrevue de routine, avait-elle dit en modulant sa voix aux multiples registres. Tant et si bien que l'acteur n'y avait vu que du feu. Il assura la détective qu'il serait "ravi de la rencontrer." Oh boy !!

Régimbald, Sans-Souci et Chomsky passèrent le reste de la journée à faire quelques vérifications sur la vie du sieur Labonté. Sa carrière, ses activités parallèles, son emploi du temps pour le jour de l'assassinat devant le Centre Eaton's. Également pour les jours où les quatre meurtres précédents avaient été commis. Avant de quitter le Centre d'enquête, les trois flics mirent le lieutenant au parfum de ce qu'ils avaient trouvé.

Et croyons-le ou non, les enquêteurs avaient désormais une très bonne idée du personnage Labonté, alias Le Caméléon. Ils étaient prêts pour mener l'interrogatoire tambour battant.

19

Centre d'enquête, salle d'interrogatoire.

Julien Labonté était un assez bel homme, si on aimait le genre. Taille moyenne, mince, cheveux châtain clair légèrement ondulés, yeux noisettes, lèvres charnues bien qu'un peu molles, sourire facile. Lequel sourire allait s'évanouir au cours de l'entrevue, je vous en passe un papier.

Il avait été convenu que l'entrevue serait menée par Judith Chomsky et Frank Régimbald. Pendant ce temps Dave Sans-Souci avait une mission très spéciale à remplir.

À savoir se rendre au domicile de l'acteur muni d'un mandat de perquisition. Normalement, il eut fallu prévenir Labonté qu'on allait perquisitionner chez-lui. Mais la veille, le lieutenant avait obtenu une commission rogatoire permettant que l'on procède à la perquisition pendant que l'acteur serait interrogé. À situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles.

Le moment de vérité était enfin venu.

Le lieutenant assistait à l'interrogatoire derrière la vitre sans tain. Non pas qu'il doutât de l'efficacité de ses collègues. Il voulait simplement suivre l'action de près en souhaitant que tout se déroule comme prévu.

Judith Chomsky donna le coup d'envoi en signifiant à Julien Labonté que l'entrevue serait filmée et enregistrée. L'acteur parut surpris du caractère officiel de ce qu'il croyait être une entrevue de routine. S'il s'attendait à ce que la policière lui fit la danse des sept voiles, c'était complètement raté.

Sans le gratifier du moindre sourire, Judith Chomsky lui demanda alors de décliner son nom et son lieu de résidence." Labonté obtempéra.

"Vous avez un site WEB intéressant, monsieur Labonté, amorça la policière."Un site dans lequel vous donnez des conseils de maquillage très appréciés, n'est-ce pas ?"

"Si vous le dites, fit l'acteur quelque peu déboussolé.

"Le Caméléon, c'est bien comme pseudonyme, non ?"

"Je ... oui. Prendre un pseudonyme sur le WEB n'est pas illégal, que je sache." De toute évidence, l'acteur, n'étant pas un imbécile, commençait à sentir la soupe un peu trop chaude à son goût. Mais il entendait bien ne pas s'en laisser imposer : "C'est pour mon site WEB que vous me faites venir ici, sergent-détective Chomsky ?s'enquit-il vaguement moqueur.

Judith ignora la question : "Vous êtes divorcé, n'est-ce pas ?"

"En effet."

"Depuis un an si je ne m'abuse."

"Vous ne vous abusez pas."

"C'est votre ex-épouse qui a demandé le divorce ?"

"Oui mais ... je ne vois pas en quoi ça vous concerne, répondit Labonté dont le sourire vaguement moqueur fondait à vue d'oeil.

"N'est-il pas vrai que le motif invoqué était la violence conjugale ?"

Julien Labonté pâlit mais ne pipa mot.

"Je n'ai pas entendu votre réponse, monsieur Labonté, insista Judith.

"C'était sa version des faits pas la mienne, cracha Labonté. Petit à petit se dessinait le véritable caractère de l'homme. Susceptible, frustré, rageur, impulsif. Le genre : c'est-l'autre-qui-m'a-cherché. Un comportement de sociopathe.

Ce fut le moment où Régimbald entra en scène : "N'est-il pas vrai que vous aviez menacé votre ex-épouse avec une arme à feu ?"

"Bah, c'était une blague." Se rendant compte qu'il venait de commettre une erreur en reconnaissant qu'il possédait une arme, Labonté pinça les lèvres.

"Allez-vous nous dire que l'arme était un pistolet-jouet, monsieur Labonté, fit Régimbald, féroce.

L'acteur ne répondit pas. Mais il avait complètement perdu son sourire.

"Que faisiez-vous samedi dernier dans l'après-midi ? poursuivit Régimbald.

"J'étais en répétition au théâtre.

"Ah oui. Pour quelle pièce, monsieur Labonté ?

"Phèdre de Racine. Savez-vous au moins ce que c'est ? gouailla l'acteur dans un effort pour abaisser son interlocuteur.

Régimbald ne daigna pas relever la pique. Bien sûr qu'il connaissait la pièce mais n'irait pas la voir. Des tragédies, il en voyait suffisamment dans son métier :

"Désolé de vous contredire mais il n'y avait pas de répétition samedi dernier, monsieur Labonté. Alors, je le répète, où étiez-vous ?"

Sur les entrefaites, le téléphone interne sonna. Judith alla répondre.

"On a l'arme. C'est un Colt 45, dit le lieutenant.

Judith Chomsky s'excusa et sortit chercher l'arme.

20

"On a trouvé l'arme sous une pile de linge sale dans la salle de lavage au sous-sol avec cette veste tâchée de sang." Sans-Souci brandit deux sachets en plastique. L'un contenant le Colt 45, l'autre la veste ensanglantée : "Faudra la faire analyser évidemment, mais je parie que le sang provient de la victime du Centre Eaton's." C'était un fait, on ne tirait pas sur quelqu'un à bout portant sans être éclaboussé. Question : pourquoi Labonté ne s'était-il pas débarrassé de la veste ensanglantée ? Négligence ou trophée ? Les deux peut-être.

Pendant ce temps dans la salle d'interrogatoire, Régimbald martelait ses questions, alors que Labonté s'enfermait de plus en plus dans ses mensonges et ses faux-fuyants. C'était de toute beauté. Un grand moment.

.....

Judith revint dans la salle d'interrogatoire et déposa délicatement les deux pièces à conviction, toujours dans leurs sachets en plastique, sur la table juste sous le nez de Labonté : "Reconnaissez-vous ces objets, fit-elle plus suave que jamais.

Labonté devint vert. D'un vert qui s'apparentait étrangement au vert pisseux des murs de la salle d'interrogatoire : "Vous n'aviez pas le droit de fouiller chez-moi, s'écria-t-il. Venant d'un type qui avait probablement trucidé cinq personnes pour aucune raison, la remarque était plutôt saugrenue.

"Nous avons un mandat de perquisition en bonne et due forme, monsieur Labonté. Et si vous n'êtes pas content plaignez-vous à qui de droit, dit Judith en marquant une pause, histoire de laisser macérer l'acteur dans son jus. Ouais ... En interrogatoire, la sergent-détective démontrait un côté ludique qui ne manquait pas de piquant. Piquant qui ne contribua pas à améliorer l'humeur de plus en plus morose de Labonté. L'acteur lui jeta un regard torve.

Judith Chomsky poursuivit sur le mode ironique : "Vous avez de la chance monsieur Labonté, parce que, voyez-vous, "qui de droit" c'est nous." À ce moment de l'interrogatoire, nul besoin pour elle de sortir "ses armes de destruction massive"; juste une petite mise au point suffisait.

"Je veux voir un avocat, grinça l'acteur. Le regard qu'il posa alors sur Judith Chomsky était tellement chargé de haine que si Judith avait été moins aguerrie, elle en aurait fait des cauchemars. Mais Judith étant Judith, non seulement elle ne fut pas impressionnée, mais elle susurra avec une politesse exagérée : "Un avocat ! Mais bien entendu, monsieur Labonté."

L'acteur parut sur le point de sauter sur elle pour l'étrangler.

Avant que la situation ne dégénère davantage, Frank Régimbald se leva et lut ses droits au prévenu. Puis il procéda à son arrestation. "Julien Labonté, je vous arrête pour les meurtres de ... s'ensuivirent les noms des victimes et pour terminer : "Si vous n'avez pas d'avocat, le bâtonnier peut en désigner un d'office."

Ensuite Régimbald fit signe aux deux policiers en uniforme qui attendaient à la porte : "Emmenez-le."

L'acteur serait photographié de face et de profil, on prendrait ses empreintes digitales et il comparaitrait devant un juge, le lendemain matin. Un juge qui déterminerait si Labonté allait demeurer sous les verrous en attente de procès.

Les détectives espéraient que Labonté ne soit pas remis en liberté sous un prétexte ou un autre. Ce qui arrivait parfois. Trop souvent de leur point de vue. En tout cas, eux avaient fait leur part. Désormais, il appartiendrait aux procureurs de la couronne de faire la leur.

Tout ça pour dire que si le tueur au Colt 45 était coffré, il en restait un et non le moindre, en liberté. Le tueur à la sarbacane. Et celui-là ...

21

L'arrestation de Julien Labonté fit grand bruit. L'acteur qui rêvait de jouer les premiers rôles, faisait maintenant la une de tous les journaux.

Bizarre comment sont les gens. Quand il était acteur personne n'aurait pu dire son nom. Désormais, on savait qui il était. Même qu'on lui avait trouvé un deuxième surnom à part Le Caméléon. Il était devenu le "tueur au mille visages". Non mais franchement !!

À la télévision et à la radio, des psys, qui ne le connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, s'efforçaient d'étudier ses "motivations profondes" pour expliquer son "besoin irrépressible" de tuer. N'importe quoi !!

Une bonne nouvelle, peut-être pas pour le principal intéressé cependant, Julien Labonté était toujours en prison. Le juge avait refusé de le libérer en attente de procès. Point à la ligne.

Une autre bonne nouvelle, probablement pas pour longtemps, les journalistes ne cassaient plus de sucre sur le dos des policiers.

Nommément le lieutenant Alexandre Denis et son équipe d'enquête. Un répit tout relatif qui allait bientôt prendre fin car ...

.....

... l'arrestation du tueur au Colt 45 n'avait pas échappée à Gilbert Trépanier, prof de philo et tueur à la sarbacane dans ses temps libres. Oh que non !!

"L'imbécile s'est fait prendre, songeait-il, bien calé dans son fauteuil préféré en écoutant un bulletin de nouvelles à la télé. Gilbert Trépanier avait le plus grand mépris pour Julien Labonté dont il avait suivi la carrière de tueur.

A-ton idée de tuer avec un Colt 45, se disait-il.

Selon ses critères, c'était un total manque d'imagination. Lui, en revanche, avait trouvé la solution avec la sarbacane. Bon, cela dit, il devait redoubler de prudence. Déjà que l'avis de l'administration municipale, prévenant les citoyens du danger, le mettait dans une position délicate.

Alors que faire ?

Et bien changer d'horaire et de jour pour ses "marches de santé". Gilbert Trépanier se versa un verre de vin blanc et but à sa santé. Pas forcément à la santé de ceux et celles qu'il croiserait sur son chemin, cependant.

"Voyons voir, quel parc choisir, la prochaine fois ?"

22

Centre d'enquête, salle de conférence.

Le rapport d'analyse du graphologue judiciaire était enfin prêt. Et c'était précisément ce qu'Alexandre Denis et ses coéquipiers étaient à étudier. Rappelons que le graphologue avait travaillé à partir du bref message que le tueur à la sarbacane avait laissé sur les lieux de son dernier crime à l'intention du lieutenant.

D'entrée de jeu, le spécialiste de l'écriture prenait la précaution d'indiquer que "la graphologie n'est pas une science exacte, c'est une technique d'observation et d'interprétation visant à établir un portrait psychologique du scripteur. "

Suivait l'analyse : "L'auteur du message est probablement un homme célibataire dans la quarantaine. Un intellectuel avec une prédilection pour les sciences humaines. Pourrait être : sociologue, psychologue ou philosophe. L'homme peut paraître facile d'approche mais est fondamentalement solitaire et déteste tout contact physique. Maniaque d'ordre et de saine alimentation, il est possiblement végétarien. Professions suggérées : enseignant, écrivain."

Voilà ce que le graphologue judiciaire avait à dire sur le tueur à la sarbacane.

"Ouais ben, ça va être du sport ! s'exclama Frank Régimbald en guise de commentaire. Depuis que lui, Sans-Souci et Chomsky avaient pincé le tueur au Colt 45, le trio s'était joint au reste de l'équipe pour résoudre le mystère des meurtres à la sarbacane. Nul doute, ils ne seraient pas trop pour venir à bout de ce tueur nouveau genre.

Judith Chomsky, ne voulant pas être en reste, en rajouta une couche : "Après nous être tapés les pièces de théâtre d'avant-garde, est-ce qu'on va devoir lire tous les romans québécois parus depuis les dernières années ?"

"S'il est écrivain, il peut aussi écrire des essais, Judith, remarqua Nguyen.

"C'est encore pire, s'exclama Judith Chomsky. Disons tout de suite que la redoutable policière n'était pas friande de lectures théoriques.

"Et s'il est enseignant. Est-ce qu'il enseigne au primaire, au secondaire, au cégep ou à l'université, fit Marie Garneau pensive.

"Ouais mais enseignant ou écrivain, le graphologue précise que ce sont des professions suggérées, nota Aya Diouf. "Il peut aussi être consultant en ressources humaines pour une compagnie ou même pour un corps de police, non ?"

De toute évidence, l'analyse du graphologue suscitait plus de questions que de réponses au sein de la brillante équipe d'enquête.

Des questions tout à fait légitimes, cependant ...

23

... encore un fois, il s'agissait d'éviter la "vison en tunnel." Or au train où ça allait, les détectives (une partie du moins) s'engageaient allègrement dans le fichu tunnel. À savoir : porter toute leur attention sur un seul point de l'analyse : les professions suggérées.

Le lieutenant, c'était son rôle après tout, mit un holà aux supputations : "Le graphologue conclut son analyse avec des suggestions de professions. Deux suggestions intéressantes et nous y reviendrons plus tard. Pour le moment, concentrons-nous sur ce qui précède."

"La personnalité du tueur, fit Marie Garneau.

"Exact, Marie."

Ensuite, le lieutenant prit un crayon feutre et s'approcha du babillard où était fixée une grande feuille blanche qui n'attendait qu'à être remplie de sa large écriture. C'était un exercice qui pourrait paraître inutile aux yeux du profane mais qui, pour les "initiés", avait fait ses preuves au fil du temps.

- a) Qui est le tueur à la sarbacane ?*
- b) Un homme célibataire dans la quarantaine.*
- c) Un intellectuel avec une prédilection pour les sciences humaines.*
- d) Pourrait être sociologue, psychologue ou philosophe.*
- e) Peut paraître facile d'approche mais est fondamentalement solitaire.*
- f) Déteste les contacts physiques.*
- g) Maniaque d'ordre et de saine alimentation.*
- h) Possiblement végétarien.*

"Partons donc du principe que notre homme est un célibataire dans la quarantaine. Un intellectuel qui peut être soit sociologue, psychologue ou philosophe. Et présumons qu'il a fait ses études il y a une vingtaine d'années, peut-être un peu plus, où pouvons-nous retrouver sa trace ? questionna le lieutenant.

"Ben quoi, à l'université, commenta Judith Chomsky.

"Sans doute, approuva le lieutenant. "Admettons qu'il ait étudié dans une université montréalaise. Les principales : l'UdeM, l'UQAM et MCGILL. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On se met à nos ordinateurs et on va voir dans le registraire de chacune d'elles. Même moi, je suis capable de faire ça. Donc ..."

"Ouin, pis après ? rechigna Frank Régimbald. Excellent détective au demeurant, Régimbald avait la mauvaise habitude de poser des questions idiotes, juste pour tester la patience du lieutenant.

Le problème était que cette manœuvre n'était pas très subtile. Si bien que le lieutenant le voyait toujours venir avec ses gros sabots : "Est-ce qu'il faut que je te fasse un dessin, Frank, riposta-t-il avec un sourire narquois. Puis il ajouta pour le bénéfice de tous : "On saura alors les noms des étudiants et qui étudiaient quoi. Et avec un peu de chance, ce que ces étudiants sont devenus."

"Bon et alors qu'est-ce qu'on fait avec le reste de l'analyse du graphologue, demanda Jérôme Vandal. ?"

Le lieutenant se passa la main dans les cheveux, qu'il avait légèrement bouclés, abondants et un peu trop longs sur la nuque, réfléchit quelques instants avant de répondre : "Son profil psychologique nous indique a) qu'il peut paraître facile d'accès mais qu'il est solitaire au fond b) qu'il est maniaque de l'ordre et possiblement végétarien. Donc ..."

"On s'en fout qu'il soit végétarien, s'exclama Judith Chomsky. "Quant à moi, il pourrait manger de la vache enragée que ça ne me ferait pas un pli sur la différence."

Rires.

"On rit mais je crois que ses traits de caractère peuvent nous aider à le coincer. "

"Oh là. lieutenant, vous feriez bien de développer parce que ce n'est pas évident à prime abord, nota Guy Lambert.

"Ça ne l'est pas pour moi non plus, renchérit Léo Nguyen.

***Développer !* Alexandre Denis se demandait s'il avait raison de s'appuyer sur l'analyse du graphologue. Au fond, il s'était attendu à mieux.**

***À quoi exactement ... ?* : "Je sais, fit-il, ce n'est pas encore très clair. Mais ça le sera davantage quand on aura réussi à l'identifier. Et si le graphologue ne se trompe pas, on a une assez bonne idée des forces et des faiblesses de notre homme si bien que ..."**

"Vous pensez sérieusement qu'en appelant dans les universités on va réussir à l'identifier ? demanda Marie Garneau.

"Je l'espère de tout cœur. Parce qu'autrement ..." Alexandre Denis laissa sa phrase en suspens.

24

Quand Alexandre Denis arriva chez lui ce soir-là, l'heure du souper était passée depuis longtemps. Armande s'était déjà retirée dans sa chambre, les jumelles dormaient à poings fermés dans la leur. Nicolas étudiait dans la sienne.

Alexandre alla entrouvrir la porte de la chambre de Zoé et Chloé. Elles étaient si belles dans leur sommeil. Deux anges blonds. Il s'approcha doucement de leurs lits et posa un baiser sur leurs fronts.

Ensuite il alla souhaiter bonne nuit à Nicolas. Ce dernier étudiait et leva à peine les yeux pour répondre machinalement : "Bonne nuit p'pa." Voilà à quoi se résumaient les rapports père-fils depuis un moment. Quelques mots échangés à la va-vite. Alexandre en éprouva un pincement au cœur en songeant pour la énième fois *Pas facile la conciliation travail-famille.*

"Je t'ai attendu pour manger, lui dit Kim quand il vint la rejoindre dans la cuisine. Elle avait rempli deux assiettes avec de l'excellent bœuf braisé aux légumes d'automne cuisiné par l'indispensable Armande.

"Un verre de rouge avec ça, demanda Kim.

Normalement, le couple ne buvait pas de vin pendant la semaine mais était-on en temps normal ? Non.

Kim et Alexandre trinquèrent en silence puis commencèrent à manger.

"Comment a été ta journée, ma chérie, s'enquit distraitement Alexandre. Il était préoccupé par l'enquête sur le satané tueur à la sarbacane, c'était évident. Qui ne le serait pas, je vous le demande un peu.

"Dis-moi plutôt comment a été la tienne, répondit Kim. Depuis le temps qu'elle était mariée avec lui, Kim savait que quand Alexandre était dans un état qu'on pourrait qualifier de second, il finissait toujours par tout déballer.

Elle ne se trompait pas.

"On a reçu l'analyse du graphologue judiciaire." Alexandre en résuma l'essentiel. Ensuite, il parla des mesures qu'il avait prises : "On a passé le reste de la journée en ligne à chercher des noms dans les registres des trois universités que je t'ai mentionnées. Jusqu'à présent le résultat n'est pas fameux ... En fait, je me demande si je ne fais pas fausse route en me fiant uniquement au graphologue."

"Qu'attendais-tu de lui, exactement, Alexandre ?"

"Je ne sais pas. Un détail, un ..."

"Qu'il décrive en noir sur blanc le comportement d'un psychopathe et la marche à suivre pour le pincer, c'est ça ?"

"Mmmm ..."

"Écoute, je pense que tu devrais chercher quelqu'un qui a étudié en philo."

"Ah, tu crois que ... "

"Le tueur à la sarbacane se donne lui-même sa loi. C'est un cérébral avant tout. Pas besoin d'avoir un doctorat pour le comprendre. Son côté froid, calculateur ne me paraît pas convenir à un sociologue ou à un psychologue."

Et Kim de développer : "Un psychologue est un expert du comportement et des émotions. Il intervient auprès de personnes en détresse. Il ne les tue pas que je sache. Un sociologue étudie les comportements sociaux et l'évolution des sociétés; enfin tu le sais mieux que moi puisque tu es un sociologue doublé d'un criminologue en plus. Alors ?"

Tout ce que Kim venait de dire, Alexandre se l'était répété ad nauseam, mais le fait de l'entendre formulé par sa femme l'aidait à mettre un peu d'ordre dans ses idées. *Un philosophe, bien sûr.* Un cérébral correspondait à ce qu'il aurait dû saisir tout de suite dans l'analyse du graphologue judiciaire. *"Semble facile d'approche mais est fondamentalement solitaire. Déteste les contacts physiques."*

"Y a pas à dire, ma chérie, tu n'as pas ton pareil pour mettre les points sur i et les barres sur les t, commenta-t-il un peu platement, mais sincèrement.

Kim riposta : "Ne viens pas me dire que ça t'avait échappé. Je ne te croirais pas, Alexandre."

"Ça ne m'avait pas échappé en effet. Mais tu es là pour confirmer et pour moi, c'est important."

"Mouais ..." Kim se fit coquine : **"En échange, j'exige d'être payée *en nature*, mon amour."**

"Mmm ... je pense qu'on peut arranger ça, murmura Alexandre en prenant Kim dans ses bras.

Pour les Lemelin-Denis, il n'y avait rien comme un peu de gymnastique à l'horizontale pour compléter les points sur les i et les barres sur les t.

25

Celui qui faisait l'objet de recherches intensives se manifesta à nouveau le mercredi suivant. Au parc Jarry vers 16 heures. Ce faisant, il prit tout le monde au dépourvu. "Tout le monde" étant surtout l'équipe d'enquête du lieutenant-détective Alexandre Denis.

"Shit, shit shit, avec l'avis de l'administration municipale qui recommande d'éviter le jogging dans les parcs entre 18 et 19heures les fins de semaine, on aurait dû y penser qu'il changerait son horaire, grogna Judith Chomsky.

"Ouais, on aurait dû y penser mais on ne l'a pas fait, fit Alexandre Denis, les muscles de la mâchoire contractés. Il s'en voulait terriblement. Comment avait-il pu négliger cette éventualité. Bien sûr qu'un type calculateur comme le tueur à la sarbacane allait réagir exactement comme il l'avait fait. Changer de jour et d'heure. Et le tour était joué. Pas plus compliqué que ça.

N'empêche qu'une autre victime était morte, une fléchette enduite de curare dans la nuque. Une jeune fille de 16 ans cette fois. Quel gâchis !

L'adolescente faisait du jogging avec une copine après les cours. La copine n'avait pas été touchée pour une raison très simple. Le tueur avait été dérangé par les cris d'un témoin qui avait vu la scène.

Le témoin, un dénommé Lucien Pelletier 61 ans, qui faisait sa marche de santé quotidienne, avait hurlé : "Aye vous là, arrêtez-moi ça !"

En entendant les cris, le tueur s'était enfui. Ça s'était passé si vite que Lucien Pelletier, malgré toute sa bonne volonté d'honnête citoyen, n'avait pu donner qu'une description sommaire du tueur : taille moyenne, mince, il portait une tenue de jogging gris foncé.

Pour ce qui était de la copine épargnée, il n'y avait rien à tirer d'elle. Non seulement elle n'avait pas vu le tueur mais elle était sous le choc et le resterait sans doute longtemps.

"Le maudit chien sale a toujours une longueur d'avance sur nous, commenta Dave Sans-Souci. Tout le monde était d'accord sur le principe. Et même si ce n'était pas gentil pour la race canine, force était de convenir que le tueur à la sarbacane était un maudit chien sale.

On était vendredi, deux jours après le triste événement et les membres de l'équipe d'enquête continuaient à éplucher les registres universitaires. Leurs recherches, désormais circonscrites aux étudiants en philosophie, s'avéraient plus longues que prévu.

Il leur fallait distinguer entre les étudiants qui avaient terminé leurs études et ceux qui les avaient abandonnées en cours de route. Des noms, des noms et encore des noms. On allait droit dans le mur avec cette méthode.

Ce fut à ce moment que, non sans avoir prévenu les membres de l'équipe, le lieutenant prit la décision de diffuser l'analyse, faite par le graphologue judiciaire, dans les principaux journaux de la métropole (en omettant "sociologue et psychologue" et en ne gardant que "philosophe").

Une décision qu'il prit à son corps défendant. Mais il devenait impératif de recourir aux grands moyens. La situation étant ce qu'elle était, force était de convenir que les "grands moyens" passaient par les médias d'information. Un appel à tous, voilà ce qu'il fallait.

Le lieutenant était conscient que la démarche était risquée, casse-gueule même. À ce moment de l'enquête, divulguer certains détails au grand public allait à l'encontre des méthodes policières les plus élémentaires. Une démarche qui lui coûterait possiblement sa carrière, mais il était rendu là. Désormais c'était une lutte à finir entre le tueur à la sarbacane et lui.

Alexandre Denis n'avait pas l'intention de perdre la bataille.

26

"Es-tu tombé sur la tête, hurla le commandant Brière lors de l'appel téléphonique qu'il fit à Alexandre Denis, le jour de la parution de la dite analyse dans les journaux de la fin de semaine.

S'ensuivit une série d'épithètes peu flatteurs dans le plus pur style brièrien : "Triple idiot, maudit crétin, espèce de tabarnak d'hostie de câlisse de chriss de malade ... "

De toute évidence, le commandant n'appréciait pas l'initiative qu'avait prise son subordonné. Lequel tenait prudemment l'écouteur loin de ses oreilles. Comme le flot d'imprécations ne paraissait pas sur le point de s'épuiser, il fallait l'endiguer d'une manière ou d'une autre. Le lieutenant opta pour le sarcasme : "Vous allez bien à part ça, chef ? "

De deux choses l'une, ou Brière grimpait encore plus aux rideaux, ou il se calmait. Il se calma, quoique pas complètement : "T'as pas pensé que ton maudit philosophe à marde lisait les journaux lui aussi."

"Mais oui j'y ai pensé et tant mieux s'il les lit. "

"Va falloir que tu m'explique ça, mon grand fendant."

"Élémentaire, commandant. Le tueur va savoir qu'on l'attend dans le détour s'il récidive."

"Ah bon, élémentaire ! Ben dis-moi donc, j'y aurais pas pensé tout seul, persifla Brière. Puis : "T'aurais pu me consulter avant de ... C'est sûr qu'il va continuer. "

"Ou bien il continue ou il s'arrête. C'est un coup de dés, j'en suis conscient. Mais si vous avez une autre solution, dites-la moi, chef."

"Mouais." Brière n'avait pas d'autre solution, c'était évident. Faute de mieux, il argua : "Sans compter que les lignes d'Info-Crime vont être inondées d'appels de crackpots qui racontent n'importe quoi."

"C'est le rôle d'Info-Crime après tout, riposta le lieutenant. "Quelqu'un aura peut-être des choses à dire, qui sait."

"Ouais ben justement, on ne sait pas, fit Brière enfin descendu de ses grands chevaux.

"Non. On ne sait pas, convint le lieutenant.

Le commandant et le lieutenant s'abîmèrent dans un silence lourd d'appréhension.

27

Gilbert Tépanier, le "maudit philosophe à merde" dit le commandant Brière, avait lu les journaux et n'était pas content du tout.

Merde, merde, merde.

Gilbert Tépanier s'en voulait d'avoir cédé à l'envie de laisser un message au lieutenant Alexandre Denis. Il aurait dû se douter que ce dernier allait faire analyser son écriture. En voulant jouer au plus fin, il l'avait sous-estimé.

Maintenant tout le monde allait rechercher un philosophe. Et de là à établir un lien avec l'enseignement, il n'y avait qu'un pas. Car que pouvait faire un philosophe pour gagner sa vie ? Ce n'était pas comme si il y avait un millier de débouchés. Bon au moins il n'était pas écrivain. Enfin mis à part le mémoire de maîtrise qu'il avait pondu pour obtenir son fichu diplôme.

Que faire ? Arrêter ou continuer ?

Gilbert Trépanier découvrait avec horreur qu'il ne pouvait plus arrêter. Il avait commencé simplement pour chasser l'ennui, mais il y avait pris goût.

Tuer lui était devenu essentiel. Une sensation de toute puissance grisante.

Maudit Emmanuel Kant et sa philosophie: la raison pratique par contraste avec la vision théorique. Se donner soi-même sa loi.

Merde, merde, merde.

Et puis l'autre, Nietzsche et sa théorie sur les qualités nécessaires au surhomme. Notamment l'immanence qui s'appuie sur la figure de Dionysos. Le dieu de l'ivresse.

Merde, merde, merde.

Gibert Trépanier se demandait pourquoi il n'avait pas choisi l'architecture, le droit ou même le génie civil. Ben non, il lui fallait étudier la philo pour se bourrer le crâne avec toutes ces théories à la mords-moi-le-noeud.

Ce soir-là, Gilbert Trépanier se saoula la gueule comme jamais il ne l'avait fait auparavant. Or même saoul comme une botte, sa décision était prise. Il allait continuer. *Et je vous emmerde tous, bande de connards.*

Le lendemain matin il se leva avec un mal de tête carabiné. Heureusement on était dimanche et il n'avait pas à donner de cours ce jour-là.

28

Un dimanche matin tranquille, pensa Jeannine Bergeron, une veuve sans enfants, propriétaire d'un petit restaurant végétarien situé dans un local (qu'elle louait) au premier étage d'un immeuble de six logements, rue St-Denis, pas très loin du Carré St-Louis. À côté, il y avait un fleuriste.

Un restaurant grand comme un mouchoir de poche avec quelques tables seulement. Un restaurant sans prétention où Jeannine Bergeron faisait la cuisine et le service aux tables aussi. Ce matin-là, il y avait bien eu quelques clients pour le petit déjeuner mais il faudrait attendre l'heure du lunch pour voir arriver les habitués du dimanche midi.

Avisant un journal qui traînait sur une chaise, Jeannine Bergeron se dit qu'elle avait bien le temps d'y jeter un coup d'oeil. Distraitement, elle se mit en frais de lire les grands titres. La guerre en Ukraine s'éternise. La crise du logement à Montréal. Manifs pro-choix aux USA. Ouverture du Sommet du G7 en Allemagne ...

Jeannine Bergeron baillait d'ennui quand elle tomba sur un avis d'Info-Crime. On recherchait quelqu'un qui ... Des détails dans la description attirèrent son attention.

"Un intellectuel ... Maniaque de l'ordre et possiblement végétarien". *Se pourrait-il que... Ah non, non, non ... Quoique ...*

Un client dont elle ignorait le nom, mais qui venait souvent manger au restaurant, avait toujours un bouquin avec lui. *Un intellectuel ?* Jeannine avait aussi remarqué qu'il avait l'habitude de séparer les aliments en piles bien nettes dans son assiette. Par exemple, les carottes d'un côté, les zucchinis de l'autre. Le riz et les bananes plantains à part. *Maniaque de l'ordre ?*

Oui mais ça ne voulait rien dire. *À chacun ses p'tites manies.* Et puis c'était un monsieur très correct. Il s'exprimait tellement bien. *Pas du tout le genre à ...* Et qui laissait toujours de généreux pourboires.

Ça ne pouvait pas être lui ...

Jeannine Bergeron décida de ne pas appeler Info-Crime. En tout cas, pas avant d'avoir essayé d'en connaître un peu plus sur ce client-là. Juste au cas où.

29

Comme prévu, les appels à Info-Crime affluaient. Étaient-ils pertinents pour autant ? Certains peut-être. Mais la plupart, non. Parmi les "peut-être" quelques-uns méritaient que l'on procède à des vérifications. Une tâche à laquelle les membres de l'équipe du lieutenant s'étaient attaqués avec ce que l'on pourrait qualifier "l'énergie du désespoir".

Pendant ce temps, le maire avait formé une cellule de crise à laquelle avaient été conviés, entre autres, le commandant Brière ainsi que le lieutenant-déetective Alexandre Denis. Pour l'occasion, ce dernier avait ressorti son uniforme qu'il ne portait pratiquement jamais.

Tout ce beau monde, réuni à l'Hôtel-de-Ville, cherchait un moyen d'éviter que d'autres meurtres soient perpétrés. Et bien entendu, les avis étaient partagés. Ils y avaient ceux qui croyaient que le tueur à la sarbacane s'arrêterait suite à la parution de son profil. Ceux-là portaient des lunettes roses. Les autres, les réalistes, pensaient qu'il allait continuer.

Que faire advenant ce cas-là ?

Quelqu'un proposa de fermer les parcs au public "jusqu'à ce que la crise soit résolue". Proposition rejetée par les élus municipaux. Un autre, plus modéré, avança qu'il serait "prudent d'interdire complètement le jogging dans les parcs pour un certain temps." Ce à quoi le maire opposa son veto.

"Pas question, dit-il avec véhémence.

Évidemment, les élections arrivant à grands pas, interdire quoi que ce soit à la population n'était pas à l'ordre du jour. Le maire voulait être réélu : "Et puis, ajouta-t-il, comme pour se justifier, qu'est-ce qui empêcherait le tueur de tirer sur le monde en pleine ville ?"

Le maire avait là un bon argument que personne dans l'assistance ne contesta. Mentionnons que le commandant Brière et le lieutenant Alexandre Denis ne se prononçaient pas. Chose certaine, les deux hommes n'étaient pas dans le camp des "lunettes roses".

De toute manière, le maire les avaient invités pour dire où en était l'enquête. Aussi par calcul. Comme ça, les médias ne pourraient pas lui reprocher d'avoir ignoré le point de vue de la police. Pas bête le maire.

Finalement la réunion se termina sur un statut quo. Des affiches, enjoignant la population à la prudence, seraient placardées partout dans les parcs et dans les rues de Montréal.

Et débrouillez-vous avec ça ... Du moins, ce fut ce qu'en conclurent le commandant Brière et le lieutenant Alexandre Denis en sortant de la salle. Tous deux avaient l'impression d'avoir perdu leur temps.

Un temps précieux qu'ils auraient pu utiliser à meilleur escient.

30

Les détectives avaient vérifié les quelques "peut-être" repérés parmi les appels à Info-Crime. Hélas, ces quelques "peut-être "s'étaient vite transformés en des "y-a-rien-là".

"J'arrive pas à croire que même un medium a appelé pour offrir ses services moyennant rétribution, évidemment, fit Frank Régimbald à la réunion du lundi matin.

"Ben oui et pourquoi pas une séance de spiritisme avec ça, renchérit Judith Chomsky.

"Ah, c'est pas une mauvaise idée ça. Parce qu'on a vraiment l'impression de pourchasser un fantôme, remarqua Jérôme Vandal.

"L'analyse du graphologue n'est parue que dans les journaux, intervint Aya Diouf. "C'est pas tout le monde qui lit les journaux. Surtout pas les jeunes. Peut-être qu'on devrait essayer les réseaux sociaux. Si le tueur est un enseignant, il se pourrait qu'un de ses élèves voit le texte sur Tiktok, non ?"

Alexandre Denis se retint de demander "c'est quoi Tiktok ?" Mais il supposa que ça devait être une plate-forme fréquentée par les jeunes. Au lieu d'étaler son ignorance, il choisit d'approuver la proposition de sa collègue : "Tu as raison, Aya. On devrait essayer et on va le faire."

"Oui, mais ça va nous prendre une courte vidéo pour accrocher les jeunes sur cette plate-forme, intervint Judith Chomsky. "Je me propose pour en faire une. C'est pas compliqué, je prends mon iphone, je vais filmer tôt le matin à la Place des Festivals. Après, en voix off, je dis Expose et je colle la description du graphologue sur l'image. Et le tour est joué."

"Heu ... Expose ?"

"Ben oui, lieutenant. C'est la mode chez les jeunes. Ça veut dire, j'expose, je dénonce."

"Je présume que c'est trop fatigant de mettre le pronom devant "expose", ironisa Alexandre Denis.

"Vous avez un fils de quinze ans, lieutenant, vous devriez le savoir, riposta Judith Chomsky.

"Apparemment non, fit le lieutenant en songeant au fossé générationnel qui se creusait lentement entre son fils et lui. Sentant probablement qu'elle avait touché une corde sensible, Judith n'ajouta rien. La policière n'était pas facile mais elle n'était pas méchante non plus. Qui plus est, elle estimait énormément son chef.

"Hum ... reprit le lieutenant, dis-moi au moins Judith qu'on ne te verra pas sur la vidéo." Incognito était la consigne chez les enquêteurs. S'exposer à être reconnu, surtout par le tueur, risquait de faire échouer l'enquête. Or "faire patate" n'était définitivement pas une option.

"Me prenez-vous pour une idiote, lieutenant. Pensez-vous vraiment que j'irais me montrer la face sur Tiktok, grogna Judith, insultée.

"Okay, okay Judith, j'ai compris, capitula Alexandre Denis. Puis il ajouta : "Cette fois, je vais prévenir Brière à l'avance. Ça vaudra mieux pour tout le monde, crois-moi."

"Pour ça, je vous crois sur parole, répliqua la policière radoucie.

"Et s'il est écrivain, continua le lieutenant, on devrait consulter la liste des membres de l'Union des écrivaines et écrivains québécois, l'UNEQ."

"Ça, c'est s'il est inscrit, remarqua Jérôme Vandal.

"Au point où on en est, ça ne coûte pas cher de nous renseigner, rétorqua Alexandre Denis, vaguement impatient. Or se renseigner voulait dire des heures travail, cependant tout le monde approuva.

Ils avaient bossé toute la fin de semaine et la fatigue se faisait cruellement sentir. Malgré tout, personne ne lâcherait prise. À l'instar de leur chef, la capture du tueur à la sarbacane, ils en faisaient maintenant une affaire personnelle. C'était une attitude contraire au légendaire détachement qu'ils se devaient d'avoir.

Un détachement qui paraissait bien dans le manuel du "parfait policier" mais qui n'était que de la foutaise au fond.

Ils étaient des êtres humains avec des cœurs qui palpitaient et non pas des robots comme plusieurs se plaisaient à le penser. Il leur était impossible de demeurer de glace devant les meurtres barbares et les familles éplorées qui réclamaient justice. Le tueur à la sarbacane, ils l'auraient coûte que coûte.

.....

Le commandant Brière accepta, sans rouspéter, l'idée de diffuser la description du tueur sur les réseaux sociaux. D'autant que, pas plus qu'Alexandre Denis, il savait ce qu'était Tiktok et encore moins, comment Judith Chomsky s'y prendrait pour réaliser la vidéo : "N'importe quoi, mais pognez-moi ce maudit crackpot-là au plus sacrant, fut son unique commentaire.

31

Le mercredi de la même semaine, le tueur à la sarbacane frappa à nouveau. Au parc La Fontaine, pour la deuxième fois. Était-ce à dire qu'il devenait paresseux ? Penché sur le cadavre, le lieutenant pensait plutôt qu'il les narguait.

En effet, question d'économie de bouts de chandelle, l'administration municipale avait réduit considérablement la surveillance dans les parcs. Le tueur en profitait. Or cette fois, il ne s'en était pas pris à quelqu'un qui faisait du jogging.

Non.

Il avait tué un non-voyant et son chien guide. L'homme qui devait avoir dans les 70 ans passés gisait affalé sur un banc, sa canne blanche à ses côtés, le chien à ses pieds. Les deux avec des fléchettes empoisonnées au curare logées dans leurs nuques.

Le lieutenant regarda sa montre. 18heures et des poussières : "Il est mort depuis quand, à ton avis ? demanda-t-il à Jean-Sébastien Larue-Lajoie, le médecin légiste de service ce jour-là.

En passant, ce dernier (même si ça n'avait rien à voir avec le meurtre) était l'amoureux d'Aya Diouf depuis quelques mois.

"Environ vers 15heures, répondit JSLL.

JSLL était le diminutif qu'on prenait pour désigner le médecin légiste. Car pourquoi faire long quand on peut faire plus court, je vous le demande un peu.

"Je pourrai être plus précis quand j'aurai pratiqué l'autopsie demain matin, marmonna JSLL.

Alexandre Denis soupira : "Bien j'y serai." Le lieutenant détestait assister aux autopsies, c'était bien connu. Mais fallait ce qu'il fallait. Plus que jamais d'ailleurs.

Comme pour ajouter au spectacle désolant qu'offraient le vieil homme et son chien, il se mit à pleuvoir. Un peu d'abord et beaucoup ensuite. Adieu les indices, s'il y en avait. Précisons que les cadavres de l'homme et de son chien avaient été signalés à la police par un gardien du parc qui faisait sa ronde. Quant aux témoins potentiels, oublions ça. Il n'y en avait pas.

JSLL se releva en disant, laconique : "J'ai terminé pour l'instant."

Pas bavard l'amoureux d'Aya. Le lieutenant souhaitait qu'il le soit davantage. Mais ce n'était pas le cas. Lui préférait avoir affaire avec Nora Gauvin, la femme de Nguyen, l'autre médecin légiste. Beaucoup plus souriante et beaucoup plus agréable à regarder aussi. *Mais bon, des goûts et des couleurs, on ne discute pas.*

Pendant que le lieutenant se faisait ces réflexions peu en harmonie avec le tragique de la situation, les dépouilles avaient été emportées.

Direction, la morgue.

32

Si les médias s'étaient bruyamment manifestés lors de la série de meurtres au Colt 45, c'était de la p'tite bière comparée au déchaînement que suscita le meurtre du non-voyant.

Cette fois, tous médias confondus, on réclamait que "des têtes tombent". Arriva ce qui devait arriver, le commandant Brière ainsi que le lieutenant-déetective Alexandre Denis furent convoqués chez le directeur du SPVM, Jocelyn Labonté. Pour Alexandre Denis, c'était une première.

Et ça n'augurait rien de bon.

Le directeur Labonté, un homme dans la petite cinquantaine, au menton en galoche et au corps massif, était en poste depuis quelques mois seulement. Une nomination qui venait directement du bureau du PM à Québec. Nomination politique s'il en fut une. Labonté était là pour "faire le ménage".

Avec un nom semblable "Labonté", on aurait pu s'attendre à ce qu'il fasse preuve d'un minimum de compréhension et d'empathie, ce ne fut pas le cas.

D'entrée de jeu, il apostropha ses deux subalternes : "Et bien messieurs qu'avez-vous à me dire ?" Le ton était si glacial qu'on se serait cru revenu à l'ère de l'Inquisition. Il ne manquait que les instruments de supplice utilisés à l'époque pour compléter l'illusion.

Le lieutenant se remémora alors une recherche qu'il avait faite à ce sujet quand il était étudiant. Il s'agissait d'instruments avec des noms à donner froid dans le dos : la fourche de l'hérétique, l'âne espagnol, l'écraseur de tête, l'araignée espagnole, la cage en fer. *Brrrr ... des heures de plaisir pour les pauvres diables que l'on torturait.*

Or pendant qu'Alexandre Denis faisait un saut dans le moyen-âge, le commandant Brière pataugeait : "Heu ..." Lui, si prompt d'habitude à faire valoir son point de vue, bredouillait une vague explication (il en faisait quasiment pitié) qui ne fit qu'ajouter à l'ire du directeur Labonté : "Et vous, lieutenant-détective Denis ? questionna-t-il brutalement.

Le lieutenant comprit que la tâche de défendre l'honneur de la division lui incombait. *Oookay ...* mais il n'allait pas dire n'importe quoi pour autant. Ainsi ce fut d'une voix posée qu'il résuma les dernières mesures prises par son équipe et lui pour capturer le tueur à la sarbacane. En terminant, il ne put s'empêcher de remarquer que la décision prise par l'administration municipale de diminuer la surveillance dans les parcs lui "paraissait étrange".

Le directeur Labonté rétorqua froidement : "En effet c'est étrange. Mais on n'y peut rien."

Une pause, puis ... : "Bon, messieurs, je vous donne huit jours pour trouver le tueur, autrement vous serez suspendus avec solde pour une période indéterminée. Une autre équipe d'enquête prendra la relève. Suis-je assez clair ?"

Ah, pour être clair, c'était clair.

Le lieutenant, qui croyait que son plaidoyer avait arrondi les angles, en fut pour ses frais. *Ouais*, pensa-t-il avec amertume, *Labonté n'est pas parvenu où il est rendu sans laisser quelques "cadavres" dans son sillage.*

Labonté était le genre d'homme que lui, Alexandre, n'était pas et n'avait pas envie d'être, *un arriviste*. N'empêche que l'enquête lui serait retirée si son équipe et lui ne trouvaient pas le tueur dans les huit jours. *Merde*. Il coula un regard vers Brière, son nouvel et improbable compagnon d'infortune. Le pauvre homme avait l'air complètement dépassé par les événements.

33

En sortant du bureau du directeur Labonté, au lieu de descendre vers son propre bureau, situé deux étages plus bas au Quartier Général du SPVM, le commandant Brière se tourna vers le lieutenant et lui dit : "J'irais bien prendre une bière, Alexandre. Ça te dit de m'accompagner ?"

Brière était presque suppliant.

Hein !!!

Prendre une bière avec le commandant, Alexandre Denis ne l'avait jamais fait. Une fois, un café, mais une bière, non. Il regarda sa montre. Il était près de 17 heures et il était attendu à la maison. Kim avait invité Élise et son mari Louis Santerre pour le souper. Comme c'était l'anniversaire d'Élise, sa sœur, Alexandre tenait à être présent. Il avait aussi profité de l'occasion pour donner congé au reste de son équipe. Quelques heures de répit ne leur feraient pas de tort, avait-il pensé.

"OK commandant, mais rapidement. On m'attend chez moi."

"On va aller juste en face. C'est moi qui paye."

"C'est trop généreux, pensa le lieutenant sans le dire tout haut. Brière avait vraiment l'air piteux. Alexandre estima que plaisanter en ce moment eut été cruel.

.....

À peine les bières servies, le commandant exprima son regret de n'avoir pas été à la hauteur de la situation : "J'ai été lamentable, Alexandre. Je suis désolé." Aucun doute, Brière avait un trémolo dans la voix.

Un Brière inédit.

"De toute manière, répondit le lieutenant, quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse, je suis persuadé que le directeur Labonté avait déjà pris sa décision avant de nous rencontrer, commandant."

"Ouais, t'as raison. En tout cas, celui-là, sa tête ne me revient pas une miette. Je m'entendais beaucoup mieux avec l'ancien directeur. Il savait écouter au moins."

Venant de Brière la réflexion était assez cocasse, merci. Mais Alexandre Denis ne la releva pas : "Faut pas se laisser abattre, commandant, fit-il avec plus d'optimisme qu'il n'en éprouvait, on a huit jours pour trouver. C'est mieux que rien, non ?" Alexandre prenait bien soin de ne pas critiquer ouvertement le directeur Labonté. Certes, il faisait confiance à Brière, mais jusqu'à un certain point seulement. Après tout le commandant était du côté patronal lui aussi. *Donc, prudence.*

"Mouais ... vu comme ça, répondit Brière. Il n'avait pas l'air convaincu.

Puis ... : "J'espère que ta femme et tes enfants sont toujours sous la surveillance des gens de la SÉCU, Alexandre."

Brière avait beaucoup de défauts mais on ne pouvait pas lui reprocher d'être indifférent au sort des membres de sa division et de leurs familles. Un trait de la personnalité de son chef qu'Alexandre Denis appréciait spécialement : "Toujours commandant. Jusqu'à ce que l'affaire soit réglée, répondit-il, reconnaissant.

"Bon ... Huit jours, bâtard. Il se prend pour qui, Labonté."

"Pour le grand patron, commandant. Faut pas l'oublier."

"Difficile d'oublier ça à la façon dont il nous a traités. "

Les deux hommes finirent leurs bières. Quand ils se séparèrent, Brière était moins déprimé. Pas beaucoup moins, mais un peu moins.

34

Alexandre arriva chez lui juste à temps pour l'heure de l'apéro. Kim, Élise et Louis étaient déjà au salon, une coupe de champagne à la main. Pendant ce temps, Armande s'activait aux fourneaux. Pour l'occasion, elle préparait un koulibiac au vin blanc. Un plat de choix, s'il en fut.

Ceux et celles qui avaient vu le film le Déclin de l'Empire américain de Denys Arcand, un classique du cinéma québécois, (Kim, Élise, Louis et Alexandre en étaient) se souvenaient du fameux saumon en croûte, pièce maîtresse d'un souper entre amis, préparée par les protagonistes du film.

Mais film ou pas film, le koulibiac au vin blanc était un des plats préférés chez les Lemelin-Denis. Même Nicolas et les jumelles (habitués jeunes à manger de tout) en raffolaient.

L'ambiance était à la fête, il va sans dire.

Après l'apéro, Élise développa ses cadeaux. Les jumelles lui avaient bricolé des guirlandes en papier multicolore. Nicolas, dont elle était la marraine, avait

composé pour elle une chanson qu'il interpréta en s'accompagnant à la guitare. Il avait maintenant une voix de baryton, presque la même que celle d'Alexandre. Kim lui offrit un long pull en mohair bleu nuit et Alexandre, une belle broche ornée d'un saphir, sa pierre préférée. Finalement Louis, son mari, lui donna les billets d'avion qu'il avait réservés pour un voyage à Paris "en amoureux".

Au début, Alexandre avait eu du mal à se mettre au diapason. *Huit jours, bon dieu de merde*, se répétait-il mentalement. Finalement, après deux coupes de champagne, il avait réussi à se détendre un peu.

Le repas fut délicieux comme on s'y attendait. Or juste au moment où l'on servait le gâteau, le beeper d'Alexandre se fit entendre. *Oh, shit !* Alexandre alla prendre l'appel dans son bureau.

Le tueur à la sarbacane avait encore fait des siennes. Cette fois, ce n'était pas dans un parc nature mais plutôt dans une aire de stationnement derrière un restaurant végétarien rue Saint-Denis. Quasiment à deux pas de chez les Lemelin-Denis.

Alexandre n'avait pas le choix. Il fallait qu'il se rende sur les lieux. "Au plus sacrant" l'une des expressions favorites du commandant Brière. L'espace d'un instant, il se demanda s'il devait appeler ses collègues pour lui prêter main forte. Mais comme aucun n'habitait près de la scène de crime, il se ravisa.

Et puis, inutile d'être plusieurs à être épuisés, le lendemain. *Un seul suffirait.*

Avant de partir, Alexandre alla saluer tout le monde : "Une urgence, fit-il. Il évita de prononcer le mot "meurtre" devant les jumelles. Plus longtemps, elles conserveraient la fraîcheur de l'enfance, mieux ce serait, pensait-il, non sans raison.

Quand il quitta, Alexandre décela une certaine nostalgie dans le regard de son beau-frère, Louis Santerre, l'ex-inspecteur de la SQ à la retraite. Comme quoi, on ne se sortait pas facilement le métier des tripes.

35

Le nom de la victime, Jeannine Bergeron, propriétaire d'un restaurant végétarien derrière lequel une aire de stationnement avait été aménagée pour les locataires de l'immeuble dans lequel le restaurant était situé.

La femme avait été atteinte juste au moment où elle s'apprêtait à ouvrir la portière de sa voiture. C'était un locataire de l'immeuble, venu porter ses ordures dans la ruelle, qui l'avait trouvée, une fléchette dans la nuque et très très morte.

Aussitôt, il avait fait le 911.

Questionné par Alexandre Denis, l'homme, encore sous le choc, disait n'avoir rien vu de ce qui s'était produit avant la découverte du corps. Et oui, il connaissait la victime. Assez pour savoir qu'elle était veuve et n'habitait pas dans le coin. Où habitait-elle ? L'homme l'ignorait. Et non, il n'était pas un habitué de son restaurant : "Je ne suis pas végétarien, fit-il en guise d'explication.

"Savez-vous si il y a des employés au restaurant ?"

"Aucun, lieutenant. "

"Ah, bon !!"

"Madame Bergeron faisait la cuisine et le service aux tables elle-même. Elle arrivait très tôt pour préparer le petit déjeuner et fermait toujours autour de 21heures, pas plus tard."

"Et la clientèle ?"

"Des gens du coin, surtout. Mais pas uniquement. Son restaurant avait une bonne réputation auprès des végétariens." L'homme avait dit "végétariens" comme s'il désapprouvait que quelqu'un ne mange pas de viande.

L'homme avait-il tout dit ?

Le lieutenant, qui avait interrogé assez de témoins dans sa vie, étudié leur gestuelle et tout et tout, estima que l'homme avait tout dit. Il prit ses coordonnées et lui demanda de se présenter au Centre d'enquête, le lendemain, pour y remplir une déclaration écrite.

Cela fait, le lieutenant se tourna vers le médecin légiste, lequel était, une fois de plus, JSLL. Et pas plus heureux d'être là qu'il ne l'était lui-même : "Et alors ? demanda-t-il pour la forme. Il connaissait déjà la réponse.

"Empoisonnement au curare, évidemment. La mort remonte à environ deux heures, fit JSLL. Le lieutenant hochait la tête.

"Ça ne vaut pas la peine que vous assistiez à l'autopsie, continua le médecin légiste. Il avait noté le malaise du lieutenant quand il assistait aux autopsies.

Remarquez que ça ne prenait pas un PH.D en psychologie pour s'en rendre compte. Quand même, Alexandre Denis lui sut gré de sa délicatesse : "Merci, j'apprécie, fit-il. "Vous m'enverrez le rapport dès que vous aurez terminé."

"Comptez sur moi, lieutenant. J'imagine que plus vite ce sera fait, mieux ce sera, nota Jean-Sébastien Larue-Lajoie avec un mince sourire.

"Vous avez tout compris, répondit Alexandre tout en se disant que JSLL n'était pas si mal après tout. En même temps, il avisa une caméra de surveillance à l'arrière du restaurant : "Va me falloir la bande vidéo, dit-il à l'un des techniciens en scènes de crime, lesquels s'affairaient à trouver des indices.

Le lieutenant était perplexe. Pourquoi le tueur à la sarbacane avait-il délaissé les parcs-nature ? Cherchait-il à brouiller les pistes ? Tout de même, ce dernier meurtre lui paraissait prémédité alors que les autres ... Enfin ils l'étaient jusqu'à un certain point à cause de la méthode. Mais les victimes avaient été choisies au hasard, alors que là ...? Le lieutenant se passa la main dans les cheveux. Une manie qu'il avait quand il se concentrait. *Restaurant végétarien*. Il pensa à l'interprétation du graphologue judiciaire. "Possiblement végétarien". *Ouais ...* Il ne restait plus qu'à espérer que des indices et la bande vidéo raconteraient une partie de l'histoire. *Parce qu'autrement ...*

36

Centre d'enquête, salle de conférence, le lendemain matin.

Dans la salle, c'était la consternation.

Un autre meurtre à la sarbacane.

Celui-là semblait prémédité. Et comme si ce n'était pas suffisant, il y avait le fameux ultimatum posé, si aimablement, par le directeur Labonté.

"Huit jours, vous dites lieutenant ? fit Marie Garneau qui n'en croyait pas ses oreilles.

"Oui, huit jours ... Oh, mais j'y pense, j'ai oublié de lui demander s'il avait calculé les nuits, ironisa Alexandre Denis. Il avait passé presque toute la nuit à interroger les gens du voisinage alertés par les gyrophares et tout le tintouin inévitable quand la police débarque sur une scène de crime. Personne n'avait vu quoi que ce soit, bien entendu.

"Il s'imagine quoi, notre cher directeur ? Qu'on fait des miracles, ronchonna Dave Sans-Souci.

"Toujours le même problème avec les grands patrons. Ils servent juste à faire suer les gens de la base, renchérit Judith Chomsky, représentante syndicale soit-dit en passant.

Non, ce matin-là, le moral des troupes n'était pas à la hausse. Le moral du lieutenant non plus. Mais il se devait de n'en rien laisser paraître. Sinon ce serait la descente en chute libre vers des abîmes d'apitoiement collectif qu'il n'avait ni le temps ni l'envie d'explorer : "Hem ... avant de visionner la bande vidéo, où en sommes-nous avec l'UNEQ, s'enquit-il.

" Ah, l'Union des écrivaines et écrivains québécois, oublions ça. Parmi les 1,200 écrivains inscrits, il n'y a pas un seul philosophe. On est pas en France ici, bougonna Frank Régimbald.

Il était vrai qu'au Québec, les philosophes ne couraient pas les rues et publiaient encore moins. Mais le ton que Régimbald avait pris agaça le lieutenant : "Ça valait quand même la peine de chercher, rétorqua-t-il sèchement." Que voulez-vous quand on doit reprendre le collier après deux heures de sommeil, on perd facilement patience.

Régimbald allait répliquer, quelque chose du genre "WO, les nerfs" mais le lieutenant ne lui en laissa pas le temps :

"Et pour la publication sur Ticktok, on en est où ? demanda-t-il à Judith Chomsky qui, comme on le sait, pilotait le dossier.

"On a pas encore fini de compiler les réponses mais vaut mieux ne pas trop se faire d'illusions sur leur qualité. Jusqu'ici, c'est lamentable, répondit Judith Chomsky sans cacher sa déception.

Le lieutenant, lui, n'était pas surpris. Son fils Nicolas avait vu la publication et son verdict avait été : "C'est fucking poche". Traduction, version adulte : "C'est mauvais en maudit". Alors si Nicolas, un ado, auquel le message était censé s'adresser, disait que "c'était fucking poche", ça devait l'être.

Or Judith avait fondé beaucoup d'espoir dans sa publication, pourquoi tourner le fer dans la plaie ? C'eut été inutile et contre productif, pensa le lieutenant : "Hem ... dans ce cas, voyons ce que nous réserve la bande vidéo, fit-il sans mentionner la réflexion du fiston.

37

Visionnement de la bande vidéo

L'image était plus ou moins nette. Assez cependant pour distinguer cinq voitures dans l'aire de stationnement pauvrement éclairée.

21:27, on voyait Jeannine Bergeron sortir du restaurant végétarien, vérifier si la porte était bien barrée pour ensuite se hâter vers sa voiture, une Honda Accord, gris métallique. Elle s'apprêtait à ouvrir la portière quand on vit un homme mince, de taille moyenne, vêtu d'un jeans et d'un kangourou gris foncé, portant des lunettes de vision nocturne, surgir derrière une Nissan noire garée tout près. L'homme tenait une sarbacane à la main. Au bout de la sarbacane, une fléchette.

L'homme porta la sarbacane à ses lèvres et visa.

21:28, Jeannine Bergeron s'effondrait, une fléchette dans la nuque.

21:29, le tueur à la sarbacane sautait dans sa Nissan et démarrait en vitesse.

Alexandre Denis arrêta la projection.

Les enquêteurs restèrent silencieux un moment. Ils venaient d'assister au

meurtre d'une femme innocente. Le tout s'était déroulé si vite qu'ils en avaient le souffle coupé.

MEURTRE PRÉMÉDITÉ, ça ne faisait aucun doute.

Mais cela dit, l'image n'était pas nette. Les enquêteurs n'avaient aucun nom à mettre sur un type, avec des lunettes de vision nocturne, portant un kangourou qui lui couvrait la tête. C'était à peine si l'espace de quelques secondes on entrevoyait le bas de son visage.

Le lieutenant rompit le silence : "Les techniciens de la police scientifique peuvent peut-être travailler l'image, la rendre plus nette. Ce serait bien si on pouvait voir le numéro de plaque d'immatriculation de la Nissan. Je vais demander qu'on traite ça en priorité."

"La question demeure, intervint Nguyen. "Pourquoi le tueur en voulait-il à Jeannine Bergeron au point de la tuer ?"

"Il était peut-être son amant, avança Judith Chomsky.

"J'en doute, Judith, fit Alexandre Denis. "Personnellement, je pense qu'il était un habitué du restaurant et qu'il voulait éliminer un témoin gênant."

"Et sur quoi vous basez-vous pour avancer cette hypothèse ?"

"Un homme célibataire dans la quarantaine. Possiblement végétarien. Ça te dit quelque chose, Judith ?"

"Ouin, ça c'est l'interprétation du graphologue judiciaire. Et s'il se

trompait ?"

"Ben voyons donc, Judith, qu'est-ce qui te prend. On fonctionne avec son interprétation depuis le début, intervint Frank Régimbald, appuyant ainsi le lieutenant. *Pour une fois.* Ce dernier lui jeta un regard reconnaissant.

Puis, il développa sa pensée : "Partons donc du principe que le tueur n'aime pas cuisiner. Qu'il fréquente ou plutôt, fréquentait le restaurant végétarien de Jeannine Bergeron. Comme elle faisait le service aux tables, elle devait échanger quelques mots avec lui. Le type se serait trahi d'une manière ou d'une autre. Le tueur à la sarbacane, nous en faisons quasiment un mythe, mais c'est un être humain après tout. Rien ne prouve qu'il n'ait pas ses moments de faiblesse."

C'était une longue tirade basée sur une hypothèse assez bancale mais qui pouvait se tenir à la rigueur.

"OK, mais tout ce que vous venez de dire, lieutenant, n'empêche pas le fait que le tueur ait pu avoir été l'amant de Jeannine Bergeron." Judith Chomsky tenait mordicus à sa propre hypothèse.

"Peut-être, mais j'en doute. Je..." Alexandre Denis s'arrêta net. Que lui arrivait-il, bon dieu de merde ? Il était là à ergoter sur des vétilles alors que le tueur courait toujours. Qu'on avait pas encore de nom, seulement des images pas nettes pour l'attraper. Autrement dit, quasiment rien.

Et plus que sept jours avant la fin du délai fixé par le directeur Labonté.

Jamais, en dix-huit ans de carrière, avait-il fait l'objet d'une menace de suspension pour une période indéterminée. Il osait à peine imaginer la tête de Kim et des enfants si ça se produisait. Il soupira : "Quelqu'un veut ajouter quelque chose, demanda-t-il à la ronde.

Comme personne n'avait d'autres hypothèses, bancales ou pas, à faire valoir, avant de lever la réunion, le lieutenant mentionna qu'il devait prévenir le frère de la victime, un dénommé Yvan Landreville, désigné comme personne à contacter en cas d'urgence. "Et au cas où quelqu'un d'entre vous le demanderait, il ne porte pas le même patronyme que sa sœur. Jeannine Bergeron portait le nom de son défunt mari. Ça vous va comme ça, tout le monde ?"

Ben oui coudonc, ça allait comme ça.

38

Le meurtre de Jeannine Bergeron ne fit qu'ajouter à la grogne populaire, attisée par les médias, il va sans dire. Et au cas où on en douterait, il suffisait de lire les manchettes de certains journaux pour s'en persuader.

LE TUEUR À LA SARBACANE S'EN PREND AUX PROPRIÉTAIRES DE RESTAURANTS.

LE TUEUR À LA SARBACANE CHANGE DE TERRAIN DE JEU.

LE TUEUR À LA SARBACANE DÉLAISSE LES PARCS AU PROFIT DES AIRES DE STATIONNEMENT.

LE TUEUR À LA SARBACANE PERD LES PÉDALES.

Bref, il y en avait pour tous les goûts. Cependant, pas forcément au goût de Gilbert Trépanier, alias le tueur à la sarbacane. Il avait commis une erreur qui lui serait peut-être fatale en tuant Jeannine Bergeron, pensait-il ce matin-là. Surtout qu'il n'avait rien contre elle. Bien au contraire, il l'avait trouvée sympathique. Il adorait sa cuisine et aimait bien faire la causette avec elle.

Jeannine était une femme intelligente et sensible. Pendant longtemps, elle s'était limitée à parler de choses et d'autres avec lui. Mais ne voilà-t-il pas qu'elle était devenue curieuse. *Trop curieuse*. Elle lui posait des questions sur lui, ce qu'il faisait dans la vie etc ...

Gilbert Trépanier avait compris que, son changement d'attitude avec lui, coïncidait avec la parution dans les journaux de l'interprétation du graphologue judiciaire. C'est ainsi, qu'à regret, il avait dû se débarrasser d'elle.

Il connaissant son horaire de travail et savait, parce qu'elle le lui avait dit, où elle garait sa voiture. Le reste avait été un jeu d'enfant pour lui. Sauf qu'il s'était aperçu trop tard qu'il y avait une caméra de surveillance dans l'aire de stationnement. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que l'on diffuse la bande vidéo à la télé, il en aurait mis sa main feu. Et même si l'aire de stationnement était mal éclairée et qu'il avait eu la prudence de dissimuler son visage le plus possible, il savait (parce qu'il avait lu sur le sujet) que la police avait les moyens de rendre l'image plus claire.

Et lui, qui avait découvert que tuer était la seule manière qu'il avait de jouir. Il n'aurait pas choisi le couteau, bien entendu. Trop de sang et il y avait contact avec la victime. Mais une sarbacane, quoi de mieux. Comme ça, il ne touchait à personne et personne ne le touchait. Une jouissance à nulle autre pareille. Tuer était devenu vital pour lui.

39

Yvan Landreville, le frère de Jeannine Bergeron, était professeur de français au Cégep Bois de Boulogne. Présentement, il était dans le bureau du lieutenant-détective Alexandre Denis. Quand ce dernier l'avait appelé, deux jours auparavant, pour lui annoncer la mort de sa sœur, Landreville avait d'abord cru à une mauvaise blague : "Vous me faites marcher, avait-il dit.

Une réaction que le lieutenant interpréta comme une façon, un peu spéciale, de nier l'évidence : "Je n'ai pas l'habitude de plaisanter à sujet-là, avait-il répondu. Et lorsqu'il décrivit la façon dont Jeannine Bergeron avait été tuée, Yvan Landreville avait saisi toute l'horreur de la situation. Non seulement avait-il compris mais il avait insisté pour visionner la bande vidéo et demandait à participer à l'enquête.

Or introduire un civil dans une enquête était complètement contraire au Code de la police, à plus forte raison quand le civil en question était parent avec la victime.

Mais était-ce parce que Landreville lui avait dit qu'il était prof au Cégep Bois de Boulogne, toujours est-il que le lieutenant avait, à tout le moins, accepté de lui montrer la bande vidéo. Appelez ça de l'instinct, du flair, il avait l'intime conviction que Landreville pouvait aider à retracer le tueur.

Il était 22:00 et les deux hommes étaient seuls dans la place. Plus tôt dans la soirée, Alexandre Denis avait libéré ses collègues. Ce faisant, il les protégeait de représailles si ce qu'il s'apprêtait à faire venait à se savoir. Ainsi, il serait le seul à écoper. Mais comme il n'avait pas l'habitude d'agir sans les consulter, il se sentait vaguement coupable.

Certes, il s'était promis de les mettre devant le fait accompli, le lendemain matin. Mais était-ce la bonne chose à faire ? Ses collègues lui en voudraient-ils ? Le blâmeraient-ils ? Peut-être bien que oui ou peut-être bien que non.

Quoi qu'il en soit, au point où il en était, c'est-à-dire cinq jours avant sa possible suspension pour une période indéterminée, il avait peu à perdre et qui sait, peut-être tout à gagner en faisant cette légère entorse au règlement.

40

Les techniciens de la police scientifique avaient fait du bon boulot. L'image était plus nette. Pas parfaite, mais plus nette. Quant à la plaque d'immatriculation de la Nissan, étant donné que le tueur, son forfait accompli, avait démarré à toute vitesse, les techniciens n'avaient rien pu faire.

Par ailleurs, sur le terrain, les techniciens de l'Identification judiciaire avaient relevé beaucoup de traces de pas, des débris de toute sorte, mais rien qui puisse mener à la capture du tueur. Et même si avant de commettre son crime, ce dernier avait croqué un bonbon et jeté l'emballage, on avait pas son ADN. Donc rien pour établir une comparaison.

"Vous êtes certain de vouloir voir ce qui va suivre, monsieur Landreville, demanda le lieutenant.

"Absolument, répondit Yvan Landreville en serrant la mâchoire.

Et ce fut ainsi que le frère de Jeannine Bergeron, les larmes aux yeux, put voir son unique sœur (la marraine de sa fille aînée, avait-il confié au lieutenant)

s'effondrer près de sa voiture, une fléchette empoisonnée au curare dans la nuque.

Après le visionnement, Landreville demeura un long moment silencieux.

Le lieutenant respecta son silence.

Quand Yvan Landreville se fut quelque peu ressaisi, il demanda s'il était possible de revoir la partie où le tueur sortait de derrière la Nissan. La seule partie où l'on pouvait le voir de face. Le lieutenant obtempéra.

"Cet homme m'est vaguement familier. Je n'arrive pas à me rappeler où et quand je l'ai vu. Mais quelque chose dans son allure générale me ... "

"Se pourrait-il que vous l'ayez croisé au cégep ?"

"Ce n'est pas impossible, lieutenant. "

"Un prof, peut-être ?" Ça faisait la deuxième fois que le lieutenant posait ce qu'on appelle une *leading question* ou si vous préférez, une question orientée. À savoir qu'il mettait quasiment les réponses dans la bouche de son interlocuteur. Mais il en était rendu là.

"Mmmm ... oui peut-être. Je ne suis pas assez certain pour citer des noms."

"Je comprends."

"Je vais ouvrir l'oeil, lieutenant."

"D'accord. Mais soyez prudent. Le tueur devait être un habitué du restaurant de votre sœur. Elle a peut-être eu des soupçons et l'a payé de sa peau."

"Ah, vous croyez que... ?"

"Oui, monsieur Landreville, je crois que ... Bon cela dit, nos experts en reconnaissance faciale sont à dresser un portrait-robot à partir de l'image du tueur captée par la caméra de surveillance. Le portrait-robot sera diffusé demain. "

"Ah oui !"

"Alors je vous invite à l'examiner de près."

"Bon d'accord, lieutenant."

"Ce sera moins dangereux pour vous que d'essayer de tirer les vers du nez de vos collègues."

"Je ferez comme vous le suggérez, lieutenant."

Yvan Landreville quitta avec les coordonnées du lieutenant en poche. Ses coordonnées au bureau et à la maison. Mais quand il rentra chez-lui, Alexandre n'était pas du tout certain qu'Yvan Landreville ne tenterait pas de mener sa propre enquête en parallèle. *Et ça, c'était la dernière chose dont il avait besoin.*

41

Le lendemain, un mercredi et jour de la diffusion du portrait-robot, le tueur à la sarbacane frappait à nouveau. Au Jardin botanique. Cette fois, il s'agissait d'une jeune femme qui lisait sur un banc, son bébé dormant dans une poussette à côté d'elle.

Vers 17:00, un marcheur, alerté par les pleurs du bébé, avait découvert le corps inanimé de la jeune mère. Il avait immédiatement fait le 911. La médecin légiste, Nora Gauvin, dépêchée sur les lieux, estima que le meurtre avait dû se produire autour de 15:00.

Inutile de dire que cette mort-là était une mort de trop. Le bébé qui pleurait près du corps de sa mère bouleversa tout le monde. Et pour cause. Mais ce fut alors qu'un vent de folie souffla sur le Québec. À la télé et à la radio, on convoqua des panels de psychologues, sociologues et autres "logues" qui tentèrent, à grand renfort de phrases creuses, de trouver un "sens profond" à un crime qui n'avait aucun sens.

Dans les médias sociaux, les internautes s'enflammèrent, les intimidateurs intimidèrent. Dans la presse à scandale, on s'empessa d'exploiter, de toutes les manières possibles, un drame qui n'avait certainement pas besoin de l'être. Mais que voulez-vous, où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie. Dans le public, la panique atteignit des sommets inégalés.

.....

Du point de vue strictement policier, avec ce nouveau meurtre, il apparaissait clairement que le tueur accélérât sa cadence. Un comportement fréquent chez les tueurs en série. Arrive un moment où ces psychopathes ne peuvent plus contrôler les pulsions de mort. Pas la leur. Celles de leurs victimes, évidemment. Qu'importe qu'ils soient recherchés, traqués, ils deviennent de plus en plus imprudents et c'est à ce moment que même les plus rusés d'entre eux commettent des erreurs.

Le tueur à la sarbacane, tout intellectuel qu'il fut, ne faisait pas exception à la règle. À ce jour, on considérait qu'il avait commis deux erreurs. Lesquelles, à défaut de permettre de l'identifier, donnaient un aperçu de qui il pouvait être.

La première erreur était, sans conteste, d'avoir laissé un message écrit de sa main au lieutenant-détective Alexandre Denis. La seconde, d'avoir tué Jeannine Bergeron, ignorant qu'il y avait une caméra de surveillance dans l'aire de stationnement, ou s'en fichant peut-être. Ce qui n'était pas impossible vu son arrogance.

De plus, en supprimant la restauratrice, il prouvait qu'il existait un lien quelconque entre cette dernière et lui. Le végétarisme. Ce n'était pas une preuve hors de tout doute raisonnable; mais doute raisonnable ou pas, c'était l'avis des enquêteurs.

Alors pouvait-on considérer que deux des meurtres (celui du non-voyant ainsi que celui de la jeune mère) commis un mercredi après-midi, constituaient une troisième erreur ?

La réponse était, oui.

Sa disponibilité, les mercredis après-midi, renforçait l'impression, presque une certitude désormais, que le tueur était un enseignant qui devait pouvoir se libérer les mercredis après-midi. Déduction : en règle générale, un philosophe n'enseignait pas au secondaire, encore moins au primaire. Donc le tueur devait enseigner, soit au cégep ou soit à l'université.

Et c'était là qu'Yvan Landreville, frère de Jeannine Bergeron et prof de français au cégep Bois de Boulogne, prenait toute son importance.

Le lieutenant avait raconté à ses collègues sa soirée avec Landreville. Expliqué pourquoi il lui avait montré la bande vidéo. Personne n'avait trouvé à redire. Pas de blâme. Bien au contraire, tous avaient approuvé son initiative. Ils étaient habitués aux méthodes peu orthodoxes de leur chef. Lesquelles s'avéraient "payantes" la plupart du temps.

Si bien que, d'un commun accord, on décida de qualifier la démarche de Landreville de "collaboration spéciale".

D'autant plus spéciale que le frère de Jeannine Bergeron venait d'appeler le lieutenant pour lui dire qu'il avait attentivement examiné le portrait-robot et que : "Je suis certain maintenant qu'il s'agit de l'un de mes collègues."

"Ah oui".

"Son nom, Gilbert Trépanier. Il est prof de philo et possède une Nissan noire."

"Vous êtes certain de ce que vous avancez ?"

"À 99,9 %. Je peux même vous envoyer, via courriel, sa fiche d'employé sur laquelle il y a sa photo et son adresse."

Alexandre Denis ne demanda pas comment Landreville s'y était pris pour obtenir les détails. En quelque part, il trouvait que Landreville et lui avaient un trait en commun : contourner le système.

Mais, pour le reste, il n'allait pas lui donner carte blanche pour autant.

"OK, mais de grâce ne faites rien de plus, Landreville, plaida-t-il. "Le reste, on s'en occupe."

42

Extrait d'un appel du lieutenant-déetective Alexandre Denis au commandant Brière, son chef jusqu'à nouvel ordre.

"On a un nom, commandant."

"Ah oui ! Ben dis-moi pas qu'on va enfin rabattre le caquet à Labonté."

"Rabattre le caquet, je ne sais pas. Mais ... "

"Mais quoi, sacrement ?"

"Et bien, c'est le frère de Jeannine Bergeron, la restauratrice, qui dit l'avoir reconnu sur le portrait-robot. Et ... "

"Accouche, maudite marde."

Envolé le désarroi que le commandant avait démontré suite à la rencontre avec le directeur du SPVM. Et oui, même avec une menace de suspension sur sa tête, Brière restait toujours Brière. Impatient, colérique.

Alexandre Denis soupira : "Si vous me laissez parler commandant, j'accoucherais peut-être."

"OK, je t'écoute."

"Selon le frère en question, Yvan Landreville, l'homme s'appelle Gilbert Trépanier et est prof de philo au cégep Bois de Boulogne. Landreville est lui-même prof de français au même cégep. Donc ..."

"Landreville ne porte pas le même nom que sa sœur ?"

"Jeannine Bergeron portait le nom de son défunt mari, commandant."

"Ah bon ..." Le commandant, qui était loin d'être bête, s'était rendu compte que le lieutenant paraissait hésitant : **"Au son de ta voix , je perçois qu'il y a un problème, c'est quoi exactement, Alexandre ?"**

Le lieutenant ne mentionna pas la "collaboration spéciale". Brière n'avait pas besoin de connaître ce détail-là. Autrement, on en sortirait pas : "Et bien, dit-il, Landreville m'a envoyé la photo du type et je ne trouve pas beaucoup de ressemblance avec le portrait-robot ... Je me demande si le désir qu'a Landreville de venger la mort de sa sœur ne fausse pas son jugement. Vous comprenez, commandant ?"

"Ben oui, je comprends. Je ne suis pas épais, câlisse ... Écoute, Landreville ne se trompe peut-être pas. Et je te signale, Alexandre, que demain, il va nous rester trois jours pour arrêter le coupable."

"Je sais. Mais justement, ce n'est pas le moment de commettre une erreur sur la personne. Vous ne trouvez pas ?"

"Donc, qu'est-ce que tu as décidé de faire."

"Filer le train au dénommé Gilbert Trépanier. Il y a déjà deux membres de l'équipe qui le surveillent. On va se relayer pour la filature en souhaitant que Trépanier, si c'est bien lui le tueur, se trahisse d'une manière ou d'une autre. "

"Autrement dit, qu'il s'attaque à quelqu'un avec une sarbacane. "

Le lieutenant prit un moment avant de répondre.

Brière avait raison. Malheureusement, la situation était telle, qu'il faudrait probablement attendre qu'un autre drame se produise pour prendre le tueur en flagrant délit.

"Vous le savez, commandant, plaida-t-il mollement, on a même pas ce qu'il faut pour le faire venir au poste pour le questionner. Pas sur la foi d'un témoignage qui est peut-être biaisé."

"Mouais ... Toi et tes peut-être."

"L'idéal, ce serait que quelqu'un d'autre le reconnaisse."

"Ça ressemble à un vœu pieux, ce que tu dis là, Alexandre."

"On ne sait jamais, commandant. Vous le dites vous-même, il nous reste trois jours pour arrêter le coupable. J'opte pour l'optimisme."

"Ouin ..."

43

"Tu as l'air épuisé, mon chéri, remarqua Kim quand Alexandre arriva à la maison vers 23h00. Kim était dans la cuisine, son laptop ouvert devant elle sur la table. Alexandre pensa qu'elle devait taper un texte pour le travail.

"Ça paraît à ce point-là ? demanda-t-il.

"Mmm ... oui ... Le tueur à la sarbacane te donne du fil à retordre." Ce n'était pas une question. C'était une constatation.

"C'est le moins qu'on puisse dire."

Kim regarda son mari attentivement. Non seulement il avait l'air épuisé mais il paraissait plus soucieux qu'à l'accoutumée. Tellement soucieux qu'il ne lui avait même pas demandé comment allaient les enfants : "Toi, tu me caches quelque chose, fit-elle en refermant son laptop.

Le couple ne s'était pas vraiment "parlé" depuis l'anniversaire d'Élise. Lui, pris qu'il était avec une série de meurtres; l'un n'attendant pas l'autre. Et elle, occupée à la préparation d'une émission spéciale sur la cybercriminalité.

C'était une de ces périodes comme il y en avait eu avant et comme il y en aurait encore après. Une période où l'un et l'autre travaillaient comme des dingues. Et pourtant leur couple tenait bon. La recette : ils y croyaient tous les deux.

Alexandre alla chercher une bouteille de vin blanc dans le réfrigérateur. Il sortit deux verres qu'il remplit presque à ras bord.

"Tu as l'intention de nous saouler, mon amour, rigola Kim. Elle avait un rire cristallin. Léger comme un rire d'enfant.

Alexandre lui sourit : "Nous saouler, pourquoi pas. Une fois n'est pas coutume, ma chérie. "

Kim prit une gorgée de vin : "Alors, dis-moi ce qui te tracasse à ce point, insista-t-elle.

Alexandre lui parla alors du délai de huit jours fixé par le directeur Labonté pour capturer le tueur à la sarbacane : "Si on ne réussit pas, il nous suspend Brière et moi pour une période indéterminée et confie l'enquête à une autre équipe."

"Et ben dis donc, il n'y va pas avec le dos de la cuillère, ton directeur."

"Non. Le type fait partie de ces patrons qui ont besoin de menacer pour asseoir leur autorité."

"Il n'a pas dû faire beaucoup de terrain, celui-là, pour agir de la sorte."

"En effet. Sa nomination est purement politique."

"Malheureusement, c'est fréquent."

"Le pire, c'est que du délai de huit jours qu'il nous a fixé, demain, il n'en restera que trois."

"Ça ne te donne pas beaucoup de marge de manœuvre."

"Très peu. Mais on a une piste. Il s'agit d'un dénommé Gilbert Trépanier, un prof de philo au cégep Bois de Boulogne."

"Ah, bon. Mais je me trompe ou ça ne t'emballe pas ?"

"Hmm ... oui et non. Vois-tu, c'est le frère de Jeannine Bergeron, la restauratrice assassinée. Il est, lui aussi, prof de français au cégep Bois de Boulogne. Il assure avoir reconnu Trépanier sur le portrait-robot. Donc ..."

"Un portrait-robot fait à partir de ...? "Kim n'était pas journaliste d'enquête pour rien. Elle exigeait des précisions.

"À partir des images captées par une caméra de surveillance située derrière le restaurant. Le tueur n'a pas dû la voir."

"Sans doute. Et tu penses que le jugement du frère de Jeannine Bergeron pourrait être biaisé parce qu'il est le frère de la victime ?"

"Jugement biaisé, c'est exactement ce que j'ai pensé. Ce n'est sûrement pas intentionnel de sa part, mais quand même."

"Et s'il ne se trompait pas ?"

"Je le souhaite, Kim." Alexandre but une gorgée de vin : "De toute manière, c'est la seule piste à peu près sérieuse qu'on a pour le moment."

"Okay mais alors, qu'est-ce que ... "

"On a commencé à surveiller Gilbert Trépanier, aujourd'hui même."

Alexandre avait, à dessein, résumé la "collaboration spéciale" d'Yvan Landreville. Il savait que Kim n'aurait pas apprécié qu'il montre au frère de la victime les images du meurtre de sa sœur. Peut-être même qu'elle l'aurait blâmé. Ce en quoi, elle n'aurait pas eu tort, songea-t-il tristement en reprenant du vin.

Kim posa une main délicate sur sa grande main : "Et si on allait se coucher, mon amour. Je connais une excellente méthode pour détendre un lieutenant-déTECTIVE au bout du rouleau."

Alexandre sourit : "Tiens donc ! Allons tester ta méthode dans ce cas."

Ils ne finirent pas la bouteille de vin blanc. Ils avaient mieux à faire. Se tenant par la main, ils montèrent à leur chambre pour "tester" la fameuse méthode.

44

Plus que trois jours avant que tombe le couperet du directeur Labonté.

Suite à la diffusion du portrait-robot quelques signalements étaient rentrés.

Mais rien pour justifier qu'on s'y intéresse. Le meilleur des moins pires restait encore celui d'Yvan Landreville.

L'équipe d'enquête se réunissait désormais deux fois par jour. À 8h:00 pour une réunion de planification et tard dans la soirée pour le bilan de la journée.

La filature, décidée à la dernière minute la veille, avait été assurée par Aya Diouf et Frank Régimbald. Ce dernier prit la parole : " Gilbert Trépanier est sorti du cégep à 16 :00 pile. Le type se hâtait vers son auto, la tête rentrée dans les épaules. Je pense que la parution du portrait-robot, même s'il est plus ou moins ressemblant, le rend nerveux."

"Aya Diouf renchérit : "Oh que oui. Tout dans sa démarche le démontre. Et si on avait encore des doutes, le type possède une Nissan noire. C'est notre homme, lieutenant."

Ouah. Alexandre Denis pensa que ses deux collègues concluaient un peu rapidement à la culpabilité de Trépanier. Après tout, qui, après une journée de merde au boulot, n'est pas sorti en vitesse, la tête rentrée dans les épaules. Quant à la Nissan noire, la moitié de la ville en possédait une. Que leur dire pour ne pas avoir l'air négatif : "Hem ...Vous êtes certains qu'il ne s'est pas rendu compte de la filature ?" Ce n'était pas génial comme remarque mais *flûte !*

"On est pas des débutants, grogna Régimbald.

"Je le sais, mais ce type-là, surtout s'il est sur ses gardes, n'est pas un modèle format régulier. Ne l'oublions pas."

"Un modèle format régulier, vous en avez de bien bonnes, lieutenant, rigola Dave Sans-Souci.

"Je trouve quand même étrange que pas plus de gens ne l'identifient, nota pensivement le lieutenant.

"Je crois que c'est parce qu'il a un physique qu'on ne remarque pas. À moins d'être prévenus comme nous le sommes, nota Aya Diouf.

"Hum ... et qu'est-ce qu'il a fait le reste du temps ?"

"Il s'est arrêté dans un magasin d'alimentation naturelle, rue Rachel. Il en est ressorti avec un sac rempli de provisions. Maintenant qu'il ne peut plus aller au restaurant de sa victime, le cher homme va être obligé de cuisiner, ironisa Aya.

L'ironie étant chose rare chez la policière, c'était probablement pour elle une

façon de manifester son dégoût pour le tueur : "Ensuite, conclut-elle, il est rentré chez lui et n'en est pas ressorti."

"Qu'est-ce qu'on fait, lieutenant ? On le fait venir au poste aujourd'hui, fit Frank Régimbald, pressé d'agir.

" Nan. On le suit encore toute la journée."

"Mais ..."

"On agira en temps et lieu, Frank."

"Et selon vous, ça veut dire quoi, en temps et lieu ? rétorqua Régimbald, sarcastique.

Le lieutenant mit du temps avant de répondre. Au fait, qu'entendait-il par *en temps et lieu* ? S'il voulait être honnête avec lui même, à défaut de l'être avec ses collègues, le fait était qu'il n'était pas convaincu de la culpabilité de Gilbert Trépanier.

Les preuves contre lui n'étaient que circonstancielles. Et très subjectives en ce qui concernait l'identification qu'en faisait Landreville. Certes, on avait la bande-vidéo du meurtre, mais le tueur y apparaissait brièvement et tellement camouflé que ça prenait beaucoup d'imagination pour l'identifier.

Et puis, le portrait-robot était plus ou moins réussi. Même ses collègues trouvaient qu'il ne ressemblait pas vraiment à Trépanier. Oui, le prof de philo possédait une Nissan noire. *Et puis après ?*

Bon, ça pouvait constituer un indice à la rigueur. Mais à la rigueur, seulement. Qui plus est, le lieutenant avait l'intuition qu'il leur serait quasiment impossible de percer la carapace de cet homme-là en interrogatoire. Coupable ou pas. Et comme ses collègues et lui n'étaient pas du genre à cogner d'abord et poser les questions ensuite - d'ailleurs à l'ère de la police de proximité et des cours de psychologie comportementale, plus personne n'appliquait ces méthodes antédiluviennes - le type leur filerait entre les doigts comme une anguille. *Au revoir. So long. Arrivederci. Sayonara. Hasta la vista baby.*

Au fond, pour être certain de leur coup, et ce n'était pas la première fois qu'Alexandre Denis y pensait, c'était de pincer le tueur à la sarbacane sur le fait. Visant quelqu'un avec son arme munie d'une fléchette empoisonnée au curare. Voilà.

C'était là la véritable raison du *en temps et lieu*. Mais comment le dire crûment sans paraître insensible. Le lieutenant choisit de biaiser : "On poursuit la filature aujourd'hui et pour le reste, nous aviserons en fin de soirée, décréta-t-il avec un peu plus de conviction qu'il n'en éprouvait.

"Et si Trépanier décide d'aller faire du jogging dans un parc-nature aujourd'hui, qu'est-ce qu'on fait, lieutenant ? s'enquit le sergent-détective Guy Lambert. Venant de l'aîné de l'équipe, la question méritait plus qu'une demi-réponse.

45

Disons-le, en toute justice, le lieutenant s'apprêtait à aborder l'éventualité d'une attaque à la sarbacane de la part du sieur Trépanier.

"Merci de soulever la question, Lambert, fit-il avec une ébauche de sourire. Eh oui, pour que son équipe fonctionne bien, il lui fallait s'adapter au style de chacun. Il y en avait, comme Régimbald, qui pratiquaient le sarcasme, d'autres, comme Judith Chomsky, qui y allaient à grands coups de gueule. Puis il y avait ceux, comme Lambert, qui parlaient peu mais n'en pensaient pas moins. Ceux-là étaient souvent les plus difficiles à convaincre.

"Si le type fait mine de se diriger vers un parc, ceux qui le filent appellent immédiatement au poste. Les autres seront en stand-by pour réagir au quart de tour. Tout en continuant, ai-je besoin de le mentionner, à examiner les signalements suite à la parution du portrait-robot."

"Ah, bon ! Donc vous n'êtes pas persuadé que Gilbert Trépanier est notre homme, s'inquiéta Marie Garneau.

Le lieutenant se tourna la langue sept fois avant de répondre. Avouer qu'il doutait encore de la culpabilité de Gilbert Trépanier ne serait pas bon pour le moral des troupes. Personne, à moins d'être enquêteur aux homicides ou de l'avoir été, n'avait la moindre idée du climat de tension qui s'installait dans une équipe lors de la poursuite d'un tueur en série. La crainte d'arriver trop tard pour prévenir un autre meurtre était, sans aucun doute, la pire sensation qu'un être humain sain d'esprit (ils l'étaient tous jusqu'à preuve du contraire) puisse supporter. Et c'était précisément où on en était rendu dans l'équipe : " Hum ... Je dis simplement que, pour renforcer la preuve, ce serait bien d'avoir une deuxième et même une troisième identification, répondit enfin le lieutenant.

Une réponse qui sembla satisfaire tout le monde sauf Régimbald.

"Cela dit, poursuivit le lieutenant, ignorant la moue réprobatrice de Régimbald, vous êtes conscients que, cette fois, on ne peut faire appel aux membres du Groupe tactique d'Intervention pour nous venir en aide. Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit que voir débarquer l'artillerie lourde dans un parc-nature ferait plutôt mauvais genre, non ?"

Tout le monde sourit. Effectivement, il était difficile d'imaginer les policiers du Groupe tactique d'Intervention arriver dans un parc-nature casqués, bottés, armés de fusils d'assaut et de tout le bazar. Panique garantie.

"Nous devons donc procéder nous même à l'assaut, si besoin se fait sentir."

Les enquêteurs, n'étant pas tenus de porter l'uniforme, pouvaient aisément, vêtus de jeans, (tenue que tout le monde dans l'équipe avait adoptée, n'en déplaise à la direction) se fondre dans le paysage. Et comme on était rendu à la mi-octobre et que le temps fraîchissait, tous pouvaient aisément dissimuler leur Glock 19 sous un blouson ou une veste de sport. Ainsi, ils auraient tout simplement l'allure de promeneurs. "Bon et maintenant, reprit le lieutenant, le tueur ne va certainement pas entrer dans le parc, sa sarbacane à la main. Il va d'abord repérer une proie, la suivre et le moment venu pour lui, il va armer sa sarbacane. Ensuite il ... "

"Et nous, qu'est-ce qu'on fait. On tire à vue ou bien ... ? fit Jérôme Vandal.

"J'aimerais mieux qu'on le prenne vivant. On lui dit d'abord de jeter son arme. S'il n'obtempère pas, on vise en évitant d'atteindre les organes vitaux."

"Ouin, c'est bien beau en théorie, lieutenant. Mais ça, c'est en admettant qu'il ne nous vise pas avec sa sarbacane. Moi, ça ne me tente pas de recevoir une fléchette parfumée au curare dans le cou, grimaça Judith Chomsky.

À voir la réaction des autres, ça ne tentait à personne.

Le lieutenant convint que le plan n'était pas parfait mais qu'il ferait l'affaire, faute de mieux : "Je propose donc, poursuivit-il, que pour aujourd'hui du moins, la moitié de l'équipe se charge de la filature jusqu'à 16:00. L'autre moitié prendra la relève jusqu'à 21:00. Pour le reste, on en discutera ce soir. Des questions ?"

Pas de questions.

46

Pendant que ses collègues appliquaient le plan-qui-n'était-pas-parfait-mais qui-ferait-l'affaire-faute-de-mieux, n'allons pas croire que le lieutenant se tournait les pouces en attendant.

Retiré dans son bureau, il retournait les appels qu'il n'avait pas eu le temps de retourner depuis une couple de jours. Dont évidemment, les appels répétés du commandant Brière, lequel rongait son frein au quartier général.

"Ouin, penses-tu que ça va marcher ? s'enquit ce dernier quand Alexandre Denis lui eut fait part de son plan.

"Souhaitons que ça fonctionne, commandant."

"Calvaire, c'est tout ce que tu trouves à me dire, hostie !"

"Qu'est-ce vous voulez que je vous dise. Pensez-vous que ça m'amuse de ..."

"Ton plan est extrêmement dangereux, tu le sais."

"Attendez-vous vraiment que je réponde à ça, commandant ?"

"Non, pas vraiment. "

"Écoutez, tout le monde, y compris vous et moi, est sur les nerfs. Alors ..."

"Mouais ... T'as raison. Je... Bon, tiens-moi au courant. Je serai au bureau toute la fin de semaine, parce que je ne suis pas du monde à la maison. Ma femme ne peut plus m'endurer."

Le lieutenant faillit répondre, "*je la comprends*", mais se retint : "S' il ne s'est rien produit aujourd'hui, demain et dimanche, n'essayez pas de me rejoindre dans la journée, je participe à la filature. Je vous appellerai, d'accord ?"

"D'accord."

Décidément, songea Alexandre Denis en raccrochant, Brière ne va pas bien. Il est beaucoup trop souple pour être dans son état normal. Puis en continuant à écouter les appels qu'il n'avait pas retournés, il entendit une voix d'homme qui ne lui dit rien à prime abord. Il s'apprêtait à effacer le message quand le correspondant déclina son nom et ce qu'il faisait. *Oups !!*

Le nom du type : Phil Dutrisac.

Ce qu'il faisait : gérant dans une école de tir à l'arc et à la sarbacane.

Le lieutenant le rappela immédiatement. La conversation fut brève mais éclairante. Phil Dutrisac avait reconnu Gilbert Trépanier sur le portrait-robot. Trépanier avait pris des cours de tir à la sarbacane pendant deux mois. Selon Phil Dutrisac, Gilbert Trépanier était l'un des meilleurs tireurs qu'il avait eus dans ses cours. "Un tireur redoutable". Le lieutenant avait maintenant une identification qui confirmait celle d'Yvan Landreville. Et du coup, une certitude.

Il regarda l'heure. Il était passé 18:00 et aux dernières nouvelles Gilbert Trépanier était rentré chez lui. En ressortirait-il le soir même ou ... ? Devait-il prévenir les autres pour leur répéter ce que Phil Dutrisac lui avait dit ? Le lieutenant décida que c'était inutile. Ses collègues se tenaient sur leur garde. Eux n'avaient jamais douté du témoignage d'Yvan Landreville. C'était lui qui avait douté et personne d'autre.

S'il avait fait venir Trépanier au poste pour le cuisiner comme le suggérait Régimbald, est-ce que Trépanier aurait avoué. La réponse était, non. Même qu'il aurait probablement porté plainte pour harcèlement.

Mais est-ce que ça aurait évité le plan bancal qu'il avait mis en place ? La réponse était peut-être mais ... Et comme le lieutenant n'était pas homme à faire porter aux autres, aux circonstances, à ci ou ça le poids de ses décisions, il se fustigea : *Bravo pour ta valse-hésitation*, pensa-t-il, alors qu'il ouvrait son ordinateur pour rédiger un rapport d'étape, non réclamé, mais qu'il adressait quand même au directeur Labonté. Copie conforme au commandant Brière.

Le lieutenant remisa provisoirement son sentiment de culpabilité dans un coin de sa conscience. Laquelle, il en était sûr, ne manquerait pas de lui rappeler qu'avec son fichu plan, non seulement il mettait des gens du public en danger, mais également la vie de ses collègues. Et mine de rien, la sienne aussi. Certains, moins exigeants, trouveraient qu'il était dur avec lui-même, mais il était comme ça.

Puis il s'absorba dans l'écriture du rapport d'étape non réclamé et probablement non désiré. Il ne négligea rien. Décrivit avec soin, quasiment à la minute près, les démarches que son équipe et lui faisaient depuis des jours pour capturer le tueur. Il parla du danger réel que comportait la filature et la capture d'un tueur qui utilisait la sarbacane, une des armes les plus dangereuses au monde.

En conclusion, il mentionna que ce qui importait pour toutes et tous, c'était de sauver des vies parfois au péril de leur propre vie. Et ce, souvent dans des conditions impossibles.

Le lieutenant eut un mince sourire en imaginant la tête du directeur Labonté quand il lirait son texte. En revanche, il était certain que le commandant Brière apprécierait qu'il lui en fasse parvenir une copie.

Il signa et appuya sur la touche Envoi.

47

Vendredi 19:30, dans un condo sur le Plateau Mont-Royal.

Gilbert Trépanier était dans son salon assis devant sa télé à écran plat. Il dégustait le repas qu'il s'était cuisiné. Tofu Général Tao accompagné d'un riz aux légumes. *Domage que j'aie dû trucider Jeannine Bergeron. J'aimais bien manger dans son restaurant, songeait-il en mastiquant lentement chaque bouchée. Très important de bien mastiquer lui avait enseigné sa défunte mère quand il était enfant. Par contre elle n'aurait pas du tout apprécié qu'il mange dans le salon devant la télé. Chère maman, va ...*

Gilbert Trépanier s'accorda alors quelques instants de nostalgie. Il n'avait pas connu son père, mort quand il était bébé. Sa mère s'était remariée lorsqu'il avait quatre ans. Avec un médecin qui travaillait à la clinique médicale où elle était secrétaire. C'était grâce à l'argent de son beau-père qu'il avait pu faire des études avancées. C'était d'ailleurs la seule qualité qu'il reconnaissait à un homme qu'il n'avait jamais aimé. Mort lui aussi.

Son court voyage dans le temps accompli, Gilbert Trépanier se demanda si on allait diffuser aux nouvelles en continu le portrait-robot. Son portrait-robot.

Eh bien non. Pas de diffusion ce soir ...

Cette histoire de portrait-robot lui avait foutu une frousse de tous les diables au début. Mais peut-être parce qu'il ne lui ressemblait pas vraiment, personne au cégep ou dans le voisinage n'avait fait le rapprochement. *Fiou ...*

Le lendemain était un samedi. À la météo, on annonçait du soleil. Qu'allait-il faire pour tuer le temps, *ha! ha !* La réponse lui vint automatiquement. Pratiquer le tir à la sarbacane, voyons ! Mais où irait-il cette fois ? Cela faisait un moment qu'il se promettait d'aller faire un tour au parc-nature de l'île-de-la-Visitation.

Ouais, ouais ...

48

Vendredi 22h00, salle de conférence, Centre d'enquête.

Les membres de l'équipe, surtout ceux qui avaient pris la relève à 16 heures, s'accordaient à dire que, contrairement à la veille, Gilbert Trépanier semblait détendu. Des photos de l'homme avaient été prises au téléobjectif par Frank Régimbald et effectivement, Trépanier paraissait très à l'aise, en échangeant ce qu'on supposait être des blagues avec quelques étudiants, au sortir du cégep. Ensuite on le voyait saluer des collègues comme si de rien était.

"On dirait que personne n'a vu le portrait-robot, commenta Marie Garneau.

"Ou bien tout le monde est aveugle, intervint Léo Nguyen.

"En tout cas, il y a quelqu'un qui n'est pas aveugle." Et le lieutenant de parler de la conversation téléphonique qu'il avait eue plus tôt dans la journée : " Un certain Phil Dutrisac, gérant dans une école de tir à l'arc et à la sarbacane. Il a reconnu Gilbert Trépanier sur le portrait-robot. Trépanier a été son élève pendant deux mois. Dutrisac m'a dit qu'il était un de ses meilleurs élèves."

"Whoa, on l'a enfin notre deuxième identification, s'écria Judith Chomsky.

Le lieutenant nota que Judith n'avait pas dit "vous l'avez, mais bien on l'a".

Il lui en sut gré : "Dutrisac a même mentionné que Trépanier était un tireur redoutable et ..."

"Ça, on s'en doutait, remarqua Judith.

"En effet, fit le lieutenant : "Écoutez, demain c'est samedi. La météo annonce du beau temps. Et si on se fie au rythme de ses attaques, selon moi, Trépanier devrait frapper à nouveau, demain. Si bien que ..."

Le lieutenant s'attendait à ce qu'on lui demande de développer sa pensée. Mais non. Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire, quasiment un moment historique, tous ses collègues étaient d'accord avec son énoncé.

Qui plus est, Frank Régimbald ne suggéra pas qu'on fasse venir Trépanier pour l'interroger. Même qu'il devança son chef : "C'est demain qu'on l'attrape, le maudit chien sale !" Bon, peut-être qu'Alexandre Denis ne l'aurait pas formulé de la même manière, mais c'était tout comme.

Surnaturel. Un signe des temps. Tous étaient sur la même longueur d'ondes. Ils avaient tellement étudié leur homme, sous toutes les coutures, qu'ils en étaient presque venus à penser comme lui. *Pourquoi pas une petite ballade dans un parc-nature, samedi.*

Il y avait de l'électricité dans l'air dans la salle de conférence.

Le lieutenant traça un second plan. Était-il meilleur que le plan précédent ?

Pas forcément, mais il en fallait un. Donc ...

... pas de réunion le lendemain matin. Tout le monde se retrouverait à 8:00 sur le terrain de stationnement du Centre d'enquête. Et comme ils seraient neuf, on prendrait trois voitures banalisées au lieu d'une. Ensuite on irait se poster près du condo de Trépanier, sur le Plateau Mont-Royal, pour attendre qu'il se manifeste.

Il se manifesterait. Personne n'en doutait.

Mais pourquoi le suivre si tôt le matin ? Alors que, jusqu'à présent, il avait frappé dans l'après-midi ou tôt en soirée. Eh bien tout simplement parce qu'il serait bien capable de jouer un sale tour aux joggers et aux promeneurs matinaux en allant "pratiquer" le tir à la sarbacane plus tôt dans la journée.

Un bon flic (elles et ils l'étaient tous) ne sous-estime jamais l'adversaire.

Une fois, Trépanier, sorti de sa tanière, ils le suivraient jusqu'au parc-nature de son choix. Cinq membres de l'équipe, dont le lieutenant, seraient en survêtements de jogging, les autres joueraient les promeneurs. Jeans, vestes de sport ou blousons. Sans oublier les verres fumés ainsi que des casquettes. Pas celles du SPVM, évidemment. Pas de vestes pare-balle. Trop encombrantes et probablement inutiles, vu que Trépanier visait normalement la nuque. L'important était de demeurer incognito autant que faire se pouvait.

Compris.

La règle valait pour tout le monde, mais surtout pour le lieutenant qui avait déjà donné des entrevues à la télé, participé à des points de presse. Sans compter le fait qu'il avait, à l'occasion, été photographié (à son corps défendant) dans la presse people aux côtés de sa femme Kim, journaliste vedette du petit écran. Que voulez-vous c'était le prix à payer pour être l'époux d'une femme de carrière, belle, intelligente et connue.

Dans le parc-nature, quel qu'il soit, ils suivraient discrètement Trépanier en jouant leurs rôles respectifs. Et dès que ce dernier armerait sa sarbacane, ils fondraient sur lui comme la misère sur le pauvre monde. Personne n'ignorait qu'il leur faudrait réagir à la seconde près.

La moindre erreur, la moindre hésitation pourraient coûter la vie à l'un d'entre eux. Une fléchette empoisonnée au curare dans la nuque, ça ne pardonnait pas. Eh oui, ils avaient tous la frousse mais ça faisait partie du métier.

"Inutile de vous rappeler la plus extrême prudence, fit le lieutenant en terminant son exposé.

49

Il était minuit passé quand le lieutenant réintégra son domicile.

Kim lisait au lit. Dès qu'elle vit Alexandre, elle posa son roman sur la table de chevet et lui tendit les bras.

Appelez ça de la transmission de pensée ou comme vous voudrez, elle avait deviné que samedi serait une journée très éprouvante pour son homme et que, plus que jamais, il avait besoin de sa chaleur.

Elle avait dénoué ses cheveux blonds qui roulaient en lourdes boucles sur ses épaules. Elle portait un t-shirt sur lequel était inscrit DON'T WORRY BE HAPPY, comme dans la vieille chanson de Bobby McFerrin. Kim portait ce t-shirt uniquement quand elle savait qu'Alexandre n'allait pas bien. *Ne t'en fait pas, sois heureux*, disait le message très peu subliminal. Mais qui faisait toujours sourire Alexandre.

Il sourit. Kim était belle et sentait bon la lavande : "Je vais prendre une douche, vite fait, fit-il, déjà émoussillé. "Et je reviens tout de suite."

"Non, dit-elle en enlevant son t-shirt. Nous la prendrons ensemble ... après."

Il ne se le fit pas dire deux fois. Il enleva ses vêtements et la rejoignit sous la couette pour un intermède salubre. Une partie de jambes en l'air, ça ne change pas le monde, bien entendu. N'empêche que ça contribue à arrondir les angles. Lesquels avaient sérieusement besoin d'être arrondis pour le lieutenant-détective Alexandre Denis.

50

Samedi 8:00, terrain de stationnement du Centre d'enquête.

"Prêts tout le monde, demanda le lieutenant.

Elles et ils l'étaient. Enfin, autant qu'on put l'être dans les circonstances.

Chacune et chacun dans son rôle : les joggers et les promeneurs. Leurs Glock 19 ainsi que des radios bidirectionnelles bien dissimulés sous leurs kangourous ou leurs vestes de sport. Les Glocks 19 et les radios bidirectionnelles à n'utiliser qu'en cas de besoin seulement. Le but n'était pas d'alerter les gens inutilement.

Ils s'engouffrèrent dans les trois voitures banalisées prévues pour l'occasion.

Direction : le condo de Trépanier, Plateau Mont-Royal.

Une fois arrivés, ils se garèrent pas très loin. Assez près pour ne pas rater sa sortie. Vers 8:45, Gilbert Trépanier sortit de sa tanière, comme un animal à l'affût. Il portait un survêtement de jogging et tenait un sac Banane à la main. Il monta dans sa Nissan. Eut un peu de mal à démarrer. Puis le problème, quel qu'il fut, réglé, il démarra.

Les détectives le suivirent en maintenant une bonne distance entre sa voiture et les leurs. La filature est un art qu'ils avaient toutes et tous assez pratiqué pour ne pas être repérés par le suspect.

.....

Cette fois, Gilbert Trépanier avait choisi le parc-nature de l'Île-de-la-Visitation situé en bordure de la rivière des Prairies. Rendu à destination, il gara sa voiture sur le terrain de stationnement où, en dépit de l'heure matinale, étaient déjà garées plusieurs autos.

Ce qui faisait l'affaire des détectives. Comme ça, ils pourraient se garer sans craindre de mettre la puce à l'oreille du tueur.

Quand il sortit de sa Nissan, Trépanier avait enfilé des gants chirurgicaux couleur chair et portait son sac Banane en bandoulière. Ça ne prenait pas la Tête à Papineau pour comprendre l'utilité des gants et du sac Banane.

La sarbacane devait sans doute être démontée en deux parties dans le sac, à côté de la fléchette déjà enduite de curare. Les gants chirurgicaux servaient à protéger le tueur d'un contact direct avec le curare. Voilà.

Si les détectives avaient encore des doutes sur les intentions de Trépanier, ce matin-là, ils n'en avaient plus. Ils descendirent de voiture à leur tour. Et l'un à la suite de l'autre, le lieutenant en tête de file, ils le suivirent dans l'un des deux sentiers du parc.

51

Une demi-heure plus tard, Trépanier joggait toujours, suivis par les détectives lesquels s'étaient discrètement mêlés aux joggers ainsi qu'aux promeneurs.

À la mi-octobre, les arbres avaient revêtu leurs couleurs automnales. Les feuilles rouges et jaunes offraient un spectacle magnifique. Bien que n'y étant pas insensibles, les détectives ne perdaient pas le tueur de vue.

Jusqu'à présent, ce dernier ne se doutait de rien. *Pourvu que ça dure*, songeait Alexandre Denis qui le talonnait d'assez près. Pas trop, mais suffisamment pour épier ses moindres gestes.

À part le lieutenant et ses coéquipiers, personne ne faisait attention à Gilbert Trépanier. C'était comme si l'homme était invisible. Et quand on avait des intentions tordues comme les siennes, son physique banal jouait en sa faveur. Cela expliquait sans doute pourquoi il avait pu commettre autant de meurtres en toute impunité.

Soudain et ça se passa si vite que les détectives faillirent ne pas le voir.

Trépanier avait glissé une main gantée dans son sac Banane. En un rien de temps, il avait armé sa sarbacane et s'apprêtait à viser la jeune femme qui joggait devant lui.

"POLICE. JETEZ VOTRE ARME, hurla le lieutenant en s'élançant vers Trépanier.

À l'exception des détectives qui avaient rejoint leur chef, tous les joggers et les promeneurs se figèrent. Le temps sembla s'arrêter.

Trépanier se tourna lentement vers le lieutenant et ses coéquipiers. C'était l'affrontement. D'un côté le tueur avec sa sarbacane, de l'autre les détectives, leurs Glock 19 en main, prêts à faire feu.

Un court instant on crut que Trépanier allait tirer une fléchette empoisonnée au curare en direction du lieutenant. Mais il se ravisa. On vit dans son regard le calcul qu'il faisait. En admettant qu'il tue le lieutenant, il aurait vite été transformé en écumoire avec tous les Glock 19 braqués sur sa personne. Il laissa tomber son arme et mit les mains en l'air. L'instinct de survie, quoi !

Ouf !!

Le pire avait été évité et sans effusion de sang à part ça.

52

L'arrestation du tueur à la sarbacane ne passa pas inaperçue, évidemment. Soudain, tout ce qu'il y avait de grandes-gueules à la radio et à la télé, tous les scribouilleurs de la presse écrite, en un mot, tous ceux qui avaient démoli le lieutenant et son équipe, quémandaient maintenant une entrevue.

Alexandre Denis n'en accorda qu'une seule. À son épouse Kim Lemelin. Quant aux autres : *Allez vous faire voir ailleurs. Point final.* Or ailleurs, c'était au directeur Labonté qu'on s'adressa. Lequel s'empressa de donner une conférence de presse dans laquelle il n'eut d'autre choix que de souligner "l'action du lieutenant et de son équipe". Mais il le fit du bout des lèvres. *Un chic type quoi !*

Et en passant Alexandre Denis n'entendit jamais parler du rapport d'étape qu'il lui avait fait parvenir. En revanche, le commandant Brière accusa réception de la copie conforme : "Bravo, Alexandre. Qu'il mette ça dans sa pipe et pis qu'il fume, le tabarnak !" C'était, en gros, ce que le lieutenant pensait aussi.

.....

Pour sa part, Gilbert Trépanier, du fond de sa cellule, demeurait muet comme une carpe. Il refusait d'expliquer son comportement. De toute manière, on s'en fichait qu'il explique ou non, qu'il avoue ou pas. Les faits parlaient d'eux mêmes et qui plus est, ce n'étaient pas les témoins qui manquaient cette fois. En effet, quand ces derniers sortirent de leur stupeur, ils avaient tous, sans exception, accepté de témoigner en cour tout en donnant leurs coordonnées aux détectives.

Et quand Trépanier voulut retenir les services d'un avocat, il eut beaucoup de mal à en trouver un pour prendre sa cause. Semble-t-il que plusieurs avocats de la défense étaient subitement devenus allergiques au mot "curare". Qui les en blâmerait, je vous le demande un peu.

53

La semaine suivante, les enquêteurs purent enfin se consacrer à la résolution de ce qu'ils appelaient des meurtres "ordinaires". Un homme jaloux qui tue sa femme à coups de couteau; une épouse abusée qui empoisonne son mari en lui servant un potage aux champignons vénéneux; un bum qui tue un autre bum à coups de batte de baseball. Des trucs du genre, vous voyez.

"Ordinaires" quand ils les comparaient aux meurtres commis par les deux meurtriers en série qu'ils venaient de coffrer en quelques semaines à peine. Le tueur au Colt 45 et l'autre, le tueur à la sarbacane. Tout étant relatif, évidemment.

Bref, quand on était enquêteur aux Homicides, on avait toujours du "pain sur la planche", si l'on peut s'exprimer ainsi. Tout ça pour dire que l'atmosphère au sein de l'équipe du lieutenant-détective Alexandre Denis était plus relax. On prenait le temps d'aller luncher à l'extérieur le midi. Le soir on rentrait chez-soi pour l'heure du souper. On vivait à peu près au même rythme que tout le monde, quoi.

Ce fut le vendredi de cette semaine là, qu'en quittant le Centre d'enquête, le lieutenant s'arrêta chez un fleuriste. Il en ressortit avec deux bouquets de fleurs. Un bouquet de roses rouges pour sa merveilleuse Kim dont le soutien ne se démentait pas, quelles que soient les circonstances.

Et un bouquet de lys blancs qu'il alla déposer sur la tombe d'Alice Longpré, la jeune mère assassinée par Gilbert Trépanier. Sa dernière victime.

Pourquoi fleurir sa tombe et pas celles des autres ? Peut-être parce que son meurtre était emblématique des autres meurtres gratuits qui avaient précédé. Peut-être parce qu'elle était une jeune mère. Peut-être parce que lui, Alexandre Denis, aurait pu agir plus tôt et qu'il ne l'avait pas fait.

Quoi qu'il en soit, il s'était renseigné et avait appris qu'Alice Longpré avait été enterrée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges sur le chemin de la Côte-des-Neiges et il s'y était rendu.

Son pèlerinage accompli, Alexandre Denis rentra chez-lui retrouver sa femme et ses enfants qui l'attendaient pour le souper.

Montréal, le 7 novembre 2022